1160.—— La Ligue, ou Henry le Grand, poëme épique, par M. de Voltaire, avec des additions et un recueil de pièces diverses du même auteur. *A Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard*, 1724, in-12, veau fauve. (*Rel. anc.*) 30 »

Seconde édition, très-rare.

JUIN 1 1967

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUE

LA LIGUE

OU

HENRY

LE GRAND,

POËME EPIQUE.

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec des additions & un recuëil de Pieces diverſes du même Auteur.

A AMSTERDAM;
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.
M. DCC. XXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2080
.H4
1724

6 ell. 4 pli.

NOTTES ABREGE'ES

Des principaux Evenemens de la Ligue, pour servir à l'intelligence du Poëme.

LA Ligue étoit un Parti formé par les Guises contre la Maison Royale, & surtout contre HENRY IV. qu'ils vouloient exclure de la succession à la Couronne de France, sous prétexte de détruire la Religion Reformée dont HENRY IV. faisoit profession.

Les Seize étoient les Séditieux, ainsi nommez, parce qu'ils étoient les Chefs des seize Quartiers dont Paris étoit composé; ils commandoient les Ligueurs, & secondez des Prêtres & des Moines, ils animoient le peuple contre HENRY IV.

Henry Duc de Guise, dit le Balafré,

étoit fils de François Duc de Guise, qui fut tué devant Orleans. Il étoit le Chef de la Ligue, & contraignit HENRY III. à la journée des Barricades de sortir de son Louvre & d'abandonner Paris. HENRY III. l'attira à Blois où il le fit poignarder en 1588.

Le Duc de Maïenne frere du Duc de Guise fut reconnu après la mort de son frere Chef des Ligueurs, il fut vaincu par HENRY IV. à Ivry, & se remit depuis sous son obéïssance.

SIXTE V. Pape de Rome & ses successeurs tâchant d'établir l'Inquisition en France, jettoient des Bulles d'Excommunication contre HENRY III. & HENRY IV. & secoururent la Ligue d'hommes & d'argent.

PHILIPPE II. Roi d'Espagne entretenoit toujours la division dans le dessein de faire tomber la Couronne de France à un de ses Enfans ou à lui-même, & fournissoit à la Ligue des troupes & des sommes considerables.

Les Etats de Paris furent tenus à Paris par le Parti de la Ligue, qui quoique vaincuë & presque détruite par HENRI IV. ne voulloit

vouloit pas le reconnoître. On y proposa d'élire pour Roi de France un Prince de la Maison de Lorraine ou PHILIPPE II.

CATHERINE de Medicis, veuve de HENRI II Roi de France & Mere de FRANÇOIS II. de CHARLES IX. & de HENRI III. &c. fut l'éternelle ennemie de HENRI IV. elle resolut d'écraser son Parti par un massacre général des Huguenots, qu'elle fit commettre dans toutes les Villes du Roïaume le jour de la S. Barthelemy en 1572. Elle avoit déliberé de faire mourir HENRI IV. mais elle se contenta de le retenir prisonnier dans sa Cour pendant deux ans.

CHARLES IX. Roi de France & fils de Catherine de Medicis, ne se servit de son autorité que pour executer les horribles desseins de sa mere, dont il partageoit la haine qu'elle avoit pour HENRI IV. & pour son Parti; il mourut en 1574.

HENRI III. fils de Catherine de Medicis & frere de CHARLES IX. étant Duc d'Anjou avoit gagné les batailles de Jarnac & de Montcontour contre le Parti Protestant qui étoit celui de HENRI IV. encor enfant.

Ce

Ce parti avoit à sa tête le Prince de Condé oncle d'HENRI IV. & l'Amiral de Colligny.

HENRI III. après la Victoire de Jarnac & celle de Montcontour fut apellé au Roïaume de Pologne ; ensuite CHARLES IX. étant mort, il vint se faire reconnoître Roi de France. Jamais reputation ne changea si promptement que la sienne. Son courage s'amolit par les plaisirs & les débauches où le plongeoient ses Favoris, & bientot il fut accablé d'outrages par le parti de la Ligue ; enfin il fut assassiné à saint Clou par un Jacobin nommé Jacques Clement, en 1589.

HENRI IV. fils d'Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, Roi de Navarre descendoit du Roi S. Loüis, ainsi son droit à la Couronne étoit inconteſtable. Il fut persecuté toujours par Catherine de Medicis, CHARLES IX. & HENRI III.

Il gagna la bataille de Coutras sur l'Armée de ce Prince, & après l'avoir vaincu il vint à son secours & le vengea de la Ligue. Après la mort de HENRI III. il défit le Duc de Maïenne en plusieurs rencontres, & remporta sur lui une Victoire complette

à

à la bataille d'Ivry en 1594. Depuis il mit le siége devant Paris, rentra dans la Capitale & dans le sein de l'Eglise ; & reçut sous son obéïssance les Villes & les Chefs de la Ligue.

L'Amiral de Coligny fut déclaré Chef du Parti Protestant après la mort du Prince de Condé. Aïant été attiré à la Cour avec tous les Seigneurs de son parti, par Catherine de Medicis & CHARLES IX. pour célébrer le mariage de HENRI IV. & de Marguerite de Vallois sœur de CHARLES IX. & de HENRI III. il fut massacré le jour de la S. Barthelemy.

ELIZABETH Reine d'Angleterre touchée des vertus de HENRI IV. & qui désira toujours extrêmement de le voir, le secourut du vivant même de HENRI III. & six mois après la mort de ce Prince lui envoïa quatre mille hommes commandez par le fameux Compte d'Essex son Favori.

Gabriëlle d'Etrées fut aimée de HENRI IV. dans le tems qu'il faisoit la guerre contre la Ligue. Ce Prince se déroboit quelque fois de son armée pour l'aller voir.

PREMIER CHANT.

JE chante les combats, & ce Roi genereux
Qui força les François à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibere,
Qui fut de ses Sujets le vainqueur & le pere:
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde, & l'exemple des Rois.

Muse raconte-moi quelle haine obstinée,
Arma contre HENRY (1) la France mutinée,
Et comment nos aïeux à leur perte courans
Au plus juste des Rois préferoient des tirans.

VALOIS (2) regnoit encore, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissoient floter les rênes:
Les loix étoient sans force & les droits confondus,
Ou pour en mieux parler VALOIS ne regnoit plus.

Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,

(1) HENRY IV. *est toujours apellé dans ce Poëme* HENRY *ou* BOURBON.

(2) HENRY III. *est toujours nommé* VALOIS.

Quand

Quand du Nord étonné de ſes vertus ſupremes
Les peuples à ſes pieds mettoient les diademes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,
Il devint lâche Roi, d'intrepide guerrier;
Endormi ſur le Trône au ſein de la moleſſe
Le poids de ſa Couronne accabloit ſa foibleſſe.
Quelus & S. Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon (A)
Tirans voluptueux qui regnoient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé, corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.

Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur Grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſon foible pouvoir inſolente rivale:
Cent Partis opoſez, du même orgueil épris,
De ſon Trône à ſes yeux diſputoient les débris:
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſerent.
Dans Paris revolté l'Etranger accourut,
Tout periſſoit enfin, lorſque *Bourbon* parut;
Le vertueux *Bourbon*, plein d'une ardeur guerriere,
A ſon Prince aveuglé vint montrer la lumiere;
Il lui rendit ſa force, il conduiſit ſes pas,
De la honte à la gloire & des jeux aux combats;
Aux rempars de Paris, les deux Rois s'avancerent;
Au bruit de leurs exploits, cent peuples s'alarmerent.
L'Europe intereſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voïoit d'un côté la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne apellant les ſecours.
De l'autre paroiſſoient les ſoutiens de la France,

Diviſez par leur Secte, unis par la vengeance :
HENRY de leurs deſſeins étoit l'ame & l'apui,
Leurs cœurs impatiens voloient tous après lui.
On eut dit que l'Armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connoiſſoit qu'un Chef & n'avoit qu'une Egliſe.

Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins
Par des ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des Liguez la ſuperbe eſperance,
Deſtinoient aux BOURBONS l'Empire de la France.

Déja les deux Partis aux pieds de ces remparts,
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs deſolez le démon du carnage,
Déja juſqu'au deux mers avoit porté ſa rage,
Quand VALOIS à BOURBON tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours.

Vous voïez à quel point le deſtin m'humilie,
Mon injure eſt la vôtre & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage & nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnoit, Paris ne veut pour Maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les Loix, les nœuds ſacrez du Sang,
La vertu, tout enfin vous appelle à mon rang,
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils penſent vous exclure :
De la Religion terrible en ſon couroux,
Le fatal anathéme eſt lancé contre vous ;
Rome qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi,
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,

Vient en foule inonder mes campagnes desertes.

Contre tant d'ennemis soigneux de m'outrager,
Dans la France à mon tour apellons l'étranger;
Des Anglois en secret allez fléchir la Reine.
Je sai qu'entre eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réünis,
Que Londre est de tout tems l'émule de Paris;
Mais aprés les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et qui peut me vanger, est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministere,
De mes secrets Agens la lenteur ordinaire;
Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur interresser les Rois:
L'Angleterre vous aime, & votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira son Armée,
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attens des amis.
Les momens nous sont chers & le vent vous seconde,
Allez, qu'à mes desseins votre zele réponde,
Partez, je vous attends pour signaler mes coups,
Qui veut vaincre & régner ne combat point sans vous.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur;
Il regretoit ces tems si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue;
Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un Maître accomplir les desseins,
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains,
Et laissant ses Lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.

Les

Les Soldats étonnez ignorent son dessein,
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant, la Ville criminelle,
Le croit toujours present, prêt à fondre sur elle,
Et son nom, qui du Trône est le plus ferme apui,
Semoit encore la crainte & combattoit pour lui.

Déja des Neustriens il franchit la campagne,
De tous ses favoris Sulli seul l'accompagne.
Sulli qui dans la guerre & dans la paix fameux, (B)
Intrépide, soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également & son Maître & la France.
Heureux si mieux instruit de la divine loi,
Il eut fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son Roi.

A travers deux Rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante;
Dieppe aux yeux du Héros offre un tranquile Port.
Les Matelots ardens s'empressent sur le bord:
Les Vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes
Etoient prêt à voler sur les plaines profondes
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs
Au souffle du zephire abandonnoit les mers.
On leve l'Ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre,
HENRY court au rivage & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimez des Cieux:
Sous de rustiques toits les laboureurs tranquiles
Amassent les tresors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivez par leurs mains.
La paix aux milieu deux comblant leur esperance
Amene les plaisirs enfans de l'abondance.

Peuple heureux, dit BOURBON, quand pourront
les François,
Voir d'un regne auſſi doux fleurir les juſtes loix.
Quel exemple pour vous, Monarque de la terre,
Une femme a fermé les portes de la guerre;
En renvoïant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un leger zephire agitoit le feuillage,
Flore étaloit au loin ſes plus vives couleurs,
Un onde tranſparente y fuit entre des fleurs;
Une grote eſt auprés, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard venerable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour,
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là, que de lui-même, il faiſoit ſon étude;
C'eſt-là qu'il regretoit ſes inutiles jours,
Perdus dans les plaiſirs, plongés dans les amours.
Sur l'émail de ces prez au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquile il attendoit, qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon deſert deſcendre la ſageſſe,
Et prodigue envers lui de ſes treſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le Livre des deſtins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé,
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuïant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit abaiſſé l'orgueïl du diademe;

Le trouble répandu dans l'Empire chrêtien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.

Sulli qui dans sa secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calvinisme un apui redoutable ;
HENRY doutoit encore & demandoit aux cieux,
Qu'un raïon de clarté vint dessiller ses yeux,
De tout tems disoit-il la verité sacrée,
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul, attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eut été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu dit le viellard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains,
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ai vu sans suport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussiere,
Ce fantôme effraïant lever sa tête altiere ;
Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au-moins console mes vieux jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être,
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragilles comme eux,
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable, en vain nôtre malice

De sa sainte Cité veut sapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrez fondemens ;
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.

C'est à vous, GRAND BOURBON, qu'il se fera connoître,
Vous serez éclairé puisque vous voulez l'être,
Ce Dieu vous a choisi, sa main dans les combats,
Au Trône des VALOIS va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si sa verité n'éclaire vos esprits,
N'esperez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse,
Fuïez d'un doux poison l'amorce enchantéresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs & sur-tout de vous-même,
Lorsqu'en un siége horrible & célebre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bien faits ;
Ces tems de vos Etats finiront les miseres ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut esperer en lui,
Et que qui lui ressemble est sûr de son apui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme
Qui pénetroit HENRY jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bien-heureux
Où le Dieu des humains conversoit avec eux.
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois & rendoit des oracles.
Il embrasse en pleurant ce vieillard vertueux ;
Il s'éloigne à regret de ces paisibles lieux.
Il avance, il arrive à la Cité fameuse

Qu'arose

Qu'arose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.

Là des Rois D'ALBION est l'antique séjour ;
ELIZABETH alors y rassembloit sa Cour.
L'univers la respecte, & le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Isle allarmée,
Pour faire aimer son joug à ce Peuple indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.

Le Héros en secret est conduit chez la Reine,
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amene,
Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.

Quoi vous servez VALOIS, dit la Reine surprise ?
C'est lui qui vous envoïe au bord de la Tamise ?
Quoi de ses ennemis devenu protecteur ;
HENRY vient me prier pour son persécuteur ?
Des rives du couchant au portes de l'Aurore,
De vos longs differens, l'univers parle encore.
Et je vous vois armer en faveur de VALOIS ?
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois.

Ses malheurs, reprit-il, ont étouffé nos haines,
VALOIS étoit esclave, il brise enfin ses chaînes ;
Plus heureux si toujours assûré de ma foi,
Il n'eût cherché d'apui que son courage & moi ;
Mais n'emploïant jamais que la ruse & la feinte,
Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger,
Le bras qui l'a puni le saura proteger.

Vous pouvez, Grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,

Couronner

Couronner vos vertus par ces nouveaux exploits,
Et vanger avec moi la querelle des Rois.

La Reine accorda tout à sa noble priere,
De Mars à ses Sujets elle ouvre la barriere.
Mille jeunes Héros vont bien-tôt sur ses pas
Fendre le sein des mers & chercher les combats.

Essex est à leur tête ; Essex dont la vaillance
Vingt-fois de l'Espagnol confondit la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne destin,
Dût flétrir les Lauriers qu'avoit cueillis sa main.

La Reine cependant avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France :
Veut savoir quels ressorts & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.

Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa legereté,
Prodigue le mensonge avec la verité.
J'ai rejetté toujours ses recits peu fidéles,
Vous donc témoins fameux de ses longues querelles,
Vous toujours de VALOIS le vainqueur ou l'apui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême,
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même,
Et je croi mériter que sans déguisemens,
Vous m'instruisiez ici de vos vrais sentimens.

Hélas ! reprit BOURBON, faut-il que ma memoire
Rapelle de ces tems la malheureuse histoire ;

Plût

Plût au ciel irrité témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachat tant d'horreurs;
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang, les fureurs & la honte.
Mon cœur fremit encore à ce seul souvenir,
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéïr.

Sur-tout en écoutant ces tristes avantures,
Pardonnez Grande Reine à des véritez dures,
Qu'un autre auroit pû taire, ou sauroit mieux voiler;
Mais que jamais BOURBON n'a pû dissimuler.

SECOND CHANT.

Reine l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zele inhumain
Met à tous les François les Armes à la main.

Je ne décide point entre Geneve & Rome, (A)
De quelque nom divin que leur parti les nomme :
J'ai vu des deux côtez la fourbe & la fureur,
Et si la perfidie est fille de l'erreur ;
Si dans les differens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge.
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'Encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang héretique arose les Autels ;
Et suivant un faux zele où l'intérêt pour guide,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi ;

Que la Cour des VALOIS eût penſé comme moi ;
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule,
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piege un Peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa pieté cruelle ;
J'ai vu nos Citoïens s'égorger avec zele,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le peuple & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé, penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frain de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & vôtre prévoïance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'Orage en vos Etats, à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé,
Vous régnez, Londre eſt libre & vos loix floriſſantes.
Medicis a ſuivi des routes differentes,
Peut-être que ſenſible à ces triſtes recis,
Vous me demanderez qu'elle étoit Medicis,
Vous l'aprendrez du moins d'une bouche ingenuë,
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connuë,
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis,
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vit les orages naître,
J'ai trop à mes périls apris à la connoître.

Son Epoux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours ;
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi dès qu'il regna ſans elle,
Ses mains autour du Trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie & la diviſion ;
Opoſant ſans relache, avec trop de prudence,

Les

Les GUISES aux CONDEZ, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'itérêt, de rivaux & d'amis;
Esclave des plaisis, mais moins qu'ambitieuse:
Infidele à sa secte & superstitieuse,
Possedant en un mot pour n'en pas dire plus,
Tous les défauts du sexe, avec peu de vertus.

Ce mot m'est échapé, je parle avec franchise
Dans ce sexe, après tout vous n'êtes point compriſe;
L'Auguste ELIZABETH n'en a que les apas,
Le ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rand des plus grands hommes.

Déja FRANÇOIS second, par un sort imprévû,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu;
Foible enfant, qui de GUISE adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

CHARLES plus jeune encore avoit le nom de Roi,
MEDICIS régnoit seule on trembloit sous sa loi;
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Préparoit à son fils une éternelle enfance,
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son Empire nouveau,
Elle arma le couroux des deux sectes rivales.
Dreux qui vit déploïer leurs enseignes fatales,
Fut le theâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina sa carriere.

Guise auprès d'Orleans se vit assassiné, (B)
Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui servant toûjours la Reine,
Traina dans les affronts sa fortune incertaine,
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combatit & mourut pour ses persécuteurs.

Condé qui vit en moi le seul fils de son frere, (C)
M'adopta, me servit & de maître & de pere;
Son Camp fut mon berceau, là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des Lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
Hélas! je pleure encore, & pleurerai toujours,
L'indigne assassinat qui termina ses jours.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la foiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
Coligny de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur,
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avouë,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me louë;
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous Ombre illustre, à vous que je le dois;
Je croissois sous ses yeux, & mon jeune courage,
Fit long-tems de la Guerre un dur aprentissage,
Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros,
Je voïois ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre MEDICIS, & contre la fortune;
Cheri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté.
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites.

Que

Que DUNOIS ni GASTON, ne l'on jamais été,
Dans le Cours triomphant de leur prosperité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
MEDICIS qui voïoit ses Campagnes couvertes,
D'un parti renaissant qu'elle avoit cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles:
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
Et n'aïant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix juste Dieu? Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets aplanir les chemins?

Coligny dans son cœur à son Prince fidele, (D)
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connoit la défiance,
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance,
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas,
MEDICIS en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-tems des tendresses de mere,
Assura Coligny d'une amitié sincere;
Vouloit par ses avis se régler desormais,
L'ornoit de dignitez, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens séduits par l'esperance,
Des faveurs de son fils, la flateuse aparence.

Hélas! nous esperions en joüir plus long-tems,
Quelques-uns soupçonnoient ces perfides presens;
Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre,

Plus ils se défioient, plus le Roi savoit feindre,
Dans l'ombre du secret depuis peu MEDICIS,
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils.
Façonnoit aux forfaits, ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant feroce à les suivre excité
Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mistere,
Il me donna sa sœur, il m'apella son frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal.
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne suis point injuste & je ne prétends pas, (E)
A MEDICIS encore imputer son trépas;
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes;
Ma mere enfin mourut, pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'aprête & l'heure est arrivée,
Qu'au fatal dénoüment, la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit;
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.

De ce mois malheureux l'inégale courriere,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiere;
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots;
Soudain de mille cris, le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens, à ce calme agréable,
Il se leve, il regarde il voit de tous côtez,
Courir des assassins à pas précipitez.
Il voit briller par tout les flambeaux & les armes,

Son

Son Palais embrasé, tout un Peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffez,
Les meurtriers en foule au carnage échauffez.
Criant à haute voix, qu'on n'épargne personne,
C'est Dieu, c'est MEDICIS, c'est le Roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny,
Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'Amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voïant qu'il faut périr & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire, & toute sa vertu.

Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte;
Il leur ouvre lui-même & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serain ce front majestueux;
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquile il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air venerable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect,
Une force inconnuë a suspendu leur rage,
Compagnons leur dit-il achevez vôtre ouvrage;
Et de mon sang glacé soüillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans,
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combatant pour vous...

Ces

Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux...
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes ;
Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roy puiſſant par ſon peuple adoré.

Beſme qui dans la Cour attendoit ſa victime,
Monte tout indigné qu'on differe ſon crime,
Des aſſaſſins trop lents, il veut hâter les coups,
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous,
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible,
Lui ſeul à la pitié toûjours inacceſſible ;
Auroit cru faire un crime & trahir MEDICIS ;
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris,
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide,
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux,
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage,
Ne fit trembler ſon bras & glaçât ſon courage.

Du plus grand des François, tel fut le triſte ſort,
On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort, (F)
Son corps percé de coups privé de ſepulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture,
Et l'on porta ſa tête aux pieds de MEDICIS,
Conquête digne d'elle & digne de ſon fils.
MEDICIS la reçut avec indifference,
Sans paroître joüir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme acoutumée à de pareils preſens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images.
La mort de Coligny, premices des horreurs,

N'étoit

N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple, d'assassins, les troupes effrenées,
Par devoir & par zele, au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans ;
Guise étoit à leur tête & boüillant de colere,
Vengeoit sur tous les miens les manes de son pere.

Nevers, Gondi, Tavanne un poignard à la main,
Echaufoient les transports de leur zele inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans, sous leurs toits embrasez,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasez ;
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine, vous croirez
Ces monstres furieux de carnage alterez,
Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires ;
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout soüillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet execrable encens.

O ! Combien de Héros indignement périrent,
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent,
Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie, & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle,
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ;

Marsillac ;

Marillac, & Soubise au trépas, condamnez;
Défendent quelque-tems leurs jours infortunez,
Sanglans, percez de coups & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
MEDICIS à loisir contemploit cette fête;
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voïoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu, les ruines fatales,
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô! crime, ô! honte, ô! comble de nos maux,
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des boureaux, (G)
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets soüilloit ses mains sacrées;
Et ce même VALOIS que je sers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore vôtre apui
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit sa colere.
Non, qu'après tout VALOIS ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main.
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer, des assassins tromperent les efforts.

De Caumont jeune enfant, l'étonnante avanture, (H)
Ira de bouche en bouche à la race future;
Son vieux pere accablé sous le fardeaux des ans,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,

Un

Un lit seul enfermoit & les fils & le pere,
Les meurtriers ardents qu'aveugloit la colere,
Sur eux à coups pressez enfoncent le poignard,
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard,
L'éternel en ses mains tient seul nos destinées,
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frapé.
Un invisible bras armé pour sa défence,
Aux mains, des meurtriers déroboit son enfance;
Son pere à son côté sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant,
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant que faisois-je en ces affreux momens,
Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquile au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goutoient encore les charmes.
O! nuit, nuit effroiable, ô! funeste sommeil,
L'apareil de la mort parut à mon réveil,
On avoit massacré mes plus chers domestiques,
Le sang de tous côtez inondoit mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager,
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent,
Je touchois au moment qui terminoit mon sort,
Je presentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de MEDICIS, l'ingénieux couroux,

Trouvât

Trouvât pour moi la mort un ſuplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'aporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſucombant ne perdit que la vie ;
ſa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit,
Vous fremiſſez, Madame, à cet affreux recit ;
Tant d'horreur vous ſurprend, mais de leur barbarie,
Je ne vous ai compté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
MEDICIS à la France eut donné le ſignal ;
Tout imita Paris, la mort ſans réſiſtance,
Couvrit en un moment la face de la France ;
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi,
Par cent mille aſſaſſins ſon couroux fut ſervi ;
Et des fleuves François les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

TROISIE'ME CHANT.

QUand l'Arrêt des destins eut durant quelques jours
A tant de cruautez permis un libre cours,
Et que des assassins fatiguez de leurs crimes,
Les glaives émoussez manquerent de victimes;
Le peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats:
Aisément sa pitié succede à sa furie,
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt CHARLES lui-même en fut saisi d'horreur;
Le remords devorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi, la funeste culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature,
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le Trône épouvante les Rois.
Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abregea le cours.
Dieu déploïant sur lui sa vengeance severe,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere,
Et par son châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.

Je le vis expirant; cette image effraïante;
A mes sens étonnez sera toûjours presente.

Son sang à gros boüillons de son corps élancé,
Vengeoit le sang François par ses ordres versé,
Il se sentoit frapé d'une main invisible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible ;
Plaignit un Roi si jeune & sitôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible esperance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas,
L'impatient VALOIS accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,
Sur son Trône étranger placé l'heureux VALOIS,
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux,
VALOIS ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Reine je parle ici sans détour & sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur qui jamais n'a sçu se déguiser,
Prêt à servir VALOIS ne sauroit l'excuser.

Sa gloire avoit passé comme une ombre legere,
Ce changement est grand, mais il est ordinaire,
On a vu plus d'un Roi, par un honteux retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
Reine c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage,
VALOIS reçut des cieux des vertus en partage,
Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat,

Ses

Ses honteux favoris flatant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance,
Au fond de son Palais avec lui renfermez,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimez,
Ils dictoient par sa voix leurs volontez funestes,
Des Tresors de la France ils dissipoient les restes;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissoit de leur luxe & païoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
VALOIS pressoit l'Etat du fardeau des subsides,
On vit paroître GUISE, & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sçait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sçut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Dès plus vastes desseins, les sombres profondeurs,
Altier, imperieux, mais simple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misere,
Detestoit des impots le fardeau rigoureux,
Le pauvre alloit le voir & revenoit heureux;
Souvent il prevenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa presence:
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit,
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit,
Téméraire en ses vœux souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus & même par ses vices,
Connoissant les périls & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoïen.

Quand il eut quelque-tems essaïé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus & vint ouvertement,
Du Trône de son Roi briser le fondement:
Il forma dans Paris cette ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste,
Monstre affreux qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraissé de carnage & fertile en tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques,
L'un n'en possedoit plus que les frivoles marques,
L'autre portant par tout l'esperance & l'effroi,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

VALOIS se réveilla du sein de son yvresse;
Ce bruit, cet apareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux apesantis,
Mais du jour importun ses regards ébloüis,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête;
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris & parmi les délices,
Tranquile il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encore & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir;
Héritier aprés lui du Trône de la France,
Mon bras sans balancer voloit à sa defense.
J'offrois à sa foiblesse un nécessaire apui,
Je voulois le sauver ou me perdre avec lui.

Mais GUISE trop habile & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire,
Que dis-je, il obligea VALOIS à se priver.

De

De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.

De la Religion le pretexe ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux mistere,
Per sa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima son couroux encor mal étouffé,
Il leur representoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des sectes étrangeres,
Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu ;

Il porte disoit-il, ses erreurs en tout lieu ;
Sur vos Temples détruits il va fonder ses temples,
Vous verrez dans Paris ses prêches criminels,

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels.
Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée,
La Ligue qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop foible obéit sans murmure,
Et lorsque je volois pour vanger son injure ;
J'aprens que mon beau-frere, à la Ligue soumis,
S'unissoit pour me perdre avec ses ennemis,
De Soldats malgré lui couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa foiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le vanger ;
De la Ligue en cent lieux les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées,
Joyeuse & Marignon prêts à se signaler,
Se disputoient tous deux l'honneur de m'accabler.

Guise dont la prudence égaloit le courage,
A tous mes alliez disputoit le passage,

D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous & tentai les haſards.
L'arbitre des combats à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protegea la juſtice.
Je combatis Joyeuſe, il fut vaincu, mon bras;
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave nobleſſe à vaincre acoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

De tous les favoris qu'idolatroit VALOIS,
Qui flatoient ſa moleſſe & lui donnoient des loix.
Joyeuſe né d'un ſang chez les François inſigne,
D'une faveur ſi haute, étoit le moins indigne,
Il avoit des vertus, & ſi de ſes beaux jours,
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Peut-être aux grands emplois ſon ame accoutumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommé.

Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'Amour;
Il n'eût à m'opoſer qu'un aveugle courage,
Dans un chef orgueïlleux, dangereux avantage,
Mille jeunes guerriers attachez à ſon ſort,
Du ſein des voluptez s'avançoient à la mort.
Cent chifres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maitreſſes,
Leurs Armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervez frivoles ornemens;
Ardens, tumultueux, privez d'experience,
Ils portoient aux combats leurs ſuperbe imprudence;
Orgueïlleux de leur pompe & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat different mon camp frapoit leur vûë,

Mon

Mon armée en silence à leurs yeux étenduë,
N'offroit de tout côtez que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumez au sang & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures:
Comme eux vétus sans pompe armé de fer comme eux,
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête.
Je n'étois distingué qu'en marchand à leur tête,
Je vis nos ennemis vaincus & renversez,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersez,
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eut été mieux trempée.

Il le faut avoüer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé, que de coups honorables!
Tous fermes dans leurs poste & tous inébranlables;
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux sans reculer d'un pas.
Des Courtisans François, tel est le caractere,
La paix n'amolit point leur valeur ordinaire,
De l'ombre du repos, ils volent aux hasards,
Vils flâteurs à la Cour, héros aux champs de Mars.

Mais pourquoi rapeler cette triste victoire,
Que ne puis je plûtôt ravir à la mémoire,
Des succès trop heureux déplorez tant de fois,
Mon bras n'est encore teint que du sang des François,
Ma grandeur à ce prix n'a point pour moi de charmes;
Et mes Lauriers sanglans sont baignez de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'aprofondir,
L'abîme dont VALOIS vouloit en vain sortir,
Il fut plus mépriſé quand on vit sa disgrace,

Paris

Paris fut moins soumis la Ligue eut plus d'audace :
Il eut même à souffrir pour comble de douleur,
Et la gloire de GUISE & son propre malheur.

Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliez surpris,
Et couvert de Lauriers se montra dans Paris,
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire,
VALOIS vit triompher son superbe adversaire,
Qui toûjours insultant à ce Prince abatu,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage,
L'insensible VALOIS ressentit cette outrage;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essaïer dans Paris sa foible authorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendresse & la crainte,
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte;
Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut régner.

On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissants qu'un instant a formez,
Menacent de VALOIS, les Gardes enfermez.

Guise tranquile & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple ou retenoit la rage,
De la sédition gouvernoit les ressorts,
Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps.

Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guise eut dit un mot, VALOIS étoit sans vie.
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'acabler,

Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite;
Enfin Guise attenta quelque fut son projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un sujet.

Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter s'il ne veut tout enfraindre.

Guise en ses grands desseins, dés ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi,
Et qu élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montoit au Trône il marchoit au suplice:
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témerité,
Apuïé des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des François, secondé de ses freres.
Ce sujet orgueïlleux crut ramener ces tems, (A)
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diademe;
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

VALOIS, qui cependant differoit sa vengence,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France:
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats,
On prepose des loix qu'on n'executa pas;
De mille Députez l'éloquence sterile,
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la presence,

S'assit

S'assit auprés du Trône & sûr de ses projets,
Crut dans ses Députez voir autant de Sujets.

Déja leur troupe indigne à son Tiran venduë,
Alloit mettre en ses mains la puissance absoluë;
Lorsque las de la craindre & las de l'épargner,
VALOIS voulut enfin se venger & regner.
Son Rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi mépriſoit sa colere,
Ne soupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté;
Son destin l'aveugloit, son heure étoit venuë, (B)
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vuë,
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front que VALOIS craignoit encore peut-être,
Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
VALOIS dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris,
Les vieillards desolez, les femmes éperduës,
Vont du malheureux Guise embrasser les statuës.
Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Egliſe à soutenir & son pere à venger;
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
Maïenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêts que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Maïenne dés long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes;

Mais

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtoit point ses yeux ;
Et ce Guerrier si craint que tout un peuple adore,
Si GUISE étoit vivant ne seroit rien encore.

Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette Grandeur sans borne à ses desirs si chere, (C)
Le console aisement de la perte d'un frere ;
Il servoit à regret, & Maïenne aujourd'hui,
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.

Maïenne a, je l'avouë, un courage héroïque,
Il sait par une heureuse & sage Politique,
Réünir sous ses loix mille esprits differents,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tirans.
Mais souvent il se trompe à force de prudence,
Il est irrésolu par trop de prévoïance,
Moins agissant qu'habile & souvent sa lenteur,
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

Voilà quel est Maïenne & qu'elle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France;
L'ennemi de l'Europe & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltez la cause criminelle ;
Et Rome qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux ;
Celui qui des Chrétiens se dit encore le Pere,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris,
Enfin Roi sans Sujets, poursuivi sans deffense,

VALOIS

VALOIS s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru génereux & ne s'eſt point trompé,
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé,
Un danger ſi preſſant a flechi ma colere,
Je n'ai plus dans VALOIS regardé qu'un beau-frere;
Mon devoir l'ordonnoit j'en ai ſubi la loi,
Et Roi j'ai deffendu l'autorité d'un Roi.

Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage,
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris,
Alors un noble orgueïl a rempli ſes eſprits:
Je ne me flâte point d'avoir pu dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu;
VALOIS avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

Tels étoient de HENRY les ſinceres diſcours,
Des Anglois cependant il preſſe le ſecours;
Déja du haut des Murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon Camp le rapelle.

Partez lui dit la Reine, allez jeune Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots,
Ce n'eſt point votre Roi c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre
A vos ſoins génereux mon amitié les livre,
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir;
Formez par votre exemple au grand art de la Guerre,
Ils aprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups,
L'Eſpagne ſert Maïenne & Rome eſt contre vous,
Allez vaincre l'Eſpagne & ſongez qu'un grand homme,

Ne

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté,
De SIXTE (1) & de PHILIPPE (2) abaissez la fierté.

PHILIPPE de son pere héritier tiranique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

SIXTE au Trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance a l'ame encore plus fiere;
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois,
Dans Paris comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diademe,
Il pense asservir tout jusqu'à Philippes même,
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des foibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever;
L'un combatant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'Ocean sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint,
L'autre se tait dans Rome & m'estime & me craint.

(1) SIXTE V. *Pape avoit osé excommunier le Roi de France & surtout* HENRY IV. *alors Roi de Navarre.*

(2) PHILIPPE II. *Roi d'Espagne, Grand Protecteur de la Ligue.*

Sivez donc à leurs yeux vôtre noble entrepriſe,
Si Maïenne eſt vaincu Rome ſera ſoumiſe ;
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs,
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre.

QUATRIE'ME CHANT.

TAndis que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde,
De combatre, de vaincre & de régir le monde;
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglants,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnez aux vents.

VALOIS loin de HENRY rempli d'inquiétude,
Du deſtin des Combats craignoit l'incertitude,
A ſes deſſeins flottans il falloit un apui;
Il attendoit BOURBON, ſûr de vaincre avec lui,
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent,
Des portes de Paris leurs legions ſortirent;
Nemours, Aumale, Elbeuf & Villars & Briſſac,
La Chatre, Boisdauphin, S. Paul & Canillac,
D'un coupable parti deffenſeurs intrépides,
Epouvantoient VALOIS de leurs ſuccès rapides.
Et ce Roi trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Soudain pareil aux feux dont l'éclat fend la nuë,
HENRY vole à Paris d'une courſe imprévûë,
La Fureur dans les yeux & la mort dans les mains,
Il arrive, il combat, il change les deſtins;
Il met Aumale en fuite il fait tomber Saveuſe.

Bouflers, où courez-vous trop jeune audacieux,
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux?
Respectez de HENRY la valeur invincible,
Mais il tombe déja sous cette main terrible,
Ses beaux yeux sont noyez dans l'ombre du trépas,
Et son sang qui le couvre efface ses apas;
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zephire & des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents,
Dont le souffle ennemi vient ravager nos champs.

C'est en vain que Maïenne arrête sur ces rives,
De ses Soldats tremblans les troupes fugitives;
C'est en vain que sa voix les rapelle aux combats;
La voix du Grand HENRY précipite leurs pas,
De son front menaçant la terreur les renverse,
La fureur les a joints, la crainte les disperse,
Et Maïenne avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

HENRY sçait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage,
Des momens qu'on differe, il connoit tout le prix,
Il presse au même instant ses ennemis surpris;
Il veut que les assauts succedent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles;
VALOIS plein d'esperance & fort d'un tel apui,
Donne aux Soldats l'exemple & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les allarmes,
La peine à ses plaisirs, le péril à ses charmes.
Tous les Chefs sont unis, tout succede à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiegez tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes.

Que

Que feras-tu Maïnne en ce péril preſſant ?
Maïenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant ;
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là le frere effraïé pleure au tombeau d'un frere,
Chacun plaint le preſent & craint pour l'avenir,
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réünir ;
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe deffendre.

Où ſont ces grands Guerriers, ces fiers ſoutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutez qui font trembler les Rois ?
Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des ſuplices ;
Tant le foible vulgaire avec legereté,
Fait ſucceder la peur à la temerité.

Maïenne en fremiſſant voit leur troupe éperduë,
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſoluë,
Quand ſoudain la diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſifler ſes ſerpens & lui parle en ces mots.

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toit qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux & formé ſous mes loix,
Entend ta protectrice & reconnois ma voix,
Ne crains rien de ce peuple imbecile & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins ;
De mon fiel abreuvez à mes fureus en proïe,
Combattre avec audace & mourir avec joïe.

La diſcorde auſſitôt plus prompte qu'un éclair,

Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air,
Par-tout chez les François le trouble & les allarmes,
Presentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épics renversez sur la terre languissent,
Le Ciel s'en obscurcit les Astres en palissent,
Et la foudre en éclats qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples affraïez.

Un tourbillon la porte à ces rives fecondes,
Que le Tibre enrichit du tribut de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchissoit sous son aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible,
Elle a sçû sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs,
Ses avis sont ses loix, ses decrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débrits de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Cesars,
Des Prêtres fortunez foulent d'un pied tranquile,
Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile;
Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir,
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encensoir.

C'est delà que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique au Nations par la voix du grand Prêtre;

Là

Là son premier disciple avec la verité,
Conduisit la candeur & la simplicité;
Mais Rome avoit perdu sa trace Apostolique.

Alors au Vatican régnoit la politique; (A)
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la seduction,
Ce Monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paroit simple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par cent déguisemens à toute heure elle abuse,
Les regards ébloüis de l'Europe confuse,
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
Le mensonge subtil régne en tous ses discours;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la verité même.

A peine la discorde avoit frapé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air misterieux;
Avec un ris malin la flâte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples séduits me presentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
Confondoit dans mes loix, les loix de son Eglise;
Je parlois & soudain les Rois humiliez,
Du Trône en fremissant décendoient à mes pieds,
Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres.
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'est plus le Sénat de la France,
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise & pour moi plein d'hor-

Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'eſt lui qui le premier demaſquant mon viſage,
Vengea la verité dont j'empruntois l'image ;
Que ne puis-je, ô ! Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir ;
Allons qu'à tes flambeaux je rallume ma foudre,
Que le Trône François tombe réduit en poudre ;
Que nos poiſons unis infectent l'Univers,
Elle dit & ſoudain s'élance dans les airs.

Ces Monſtres à l'inſtant penetrent un azile,
Où la Religion ſolitaire tranquile ;
Sans pompe & ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſoit dans la priere & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune,
De ceux qui ſous ſon nom n'aiment que la fortune ;
Son ame pour HENRY brûloit d'un ſaint amour,
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour ;
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros Magnanime,
Elle l'en croïoit digne & ſes ardens ſoupirs,
Hatoient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.

Soudain la politique & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur Auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans fremir leurs ſacrileges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrez ornent leur tête impure ;
C'en eſt fait & déja leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.

D'un air inſinuant, l'adroite politique,
Penetre au vaſte ſein de la * Sorbonne antique,

Elle

* *On ſait que ſoixante & douze Docteurs de la Faculté de Theologie de Paris, donnerent un Decret par lequel les Sujets étoient relevez du ſerment de fidelité envers le Roi.*

Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De la verité sainte éclairez defenseurs,
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modeles,
A leur culte attachez à leur Prince fideles,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impenetrable aux fleches de l'erreur.

Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!
Du Monstre déguisé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs esprits par ses discours flateurs,
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mitre elle ébloüit leur vûë,
De l'avare en secret la voix lui fut venduë;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la verité.
Menacé par sa voix le foible s'intimide,
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide,
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la verité s'enfuit,
On brise les liens de cette obéïssance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France.
La discorde aussitôt de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce Decret inhumain.

Soudain elle s'envole & d'Eglise en Eglise,
Annonce aux factieux cette grande entreprise.
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les Cloitres sacrez fait entendre sa voix;
Elle apelle à grands cris tous ces spectres austeres, (B)
De leur joug rigoureux esclaves volontaires,
De la Religion reconnoissez les traits,
Dit elle, & du très-Haut vangez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous apelle,
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,

Par

Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis ;
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zele ſaint répandre les exemples,
Aprenez aux François, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu que d'attaquer leur Roi ;
Songez que de Levi, la famille ſacrée,
Du Miniſtere ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'Autel,
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
**** *** ***********************
****
Le monſtre au même inſtant leur donne le ſignal,
Et marche en déploïant ſon étendart fatal.

Ils le ſuivent en foule & remplis de ſa rage.
Dans leur zele inſenſé ces reclus furieux,
Penſent à leur révolte aſſocier les cieux ;
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprecations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbeciles Soldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras,
D'une lourde cuiraſſe ils couvrent leurs cilices,
Dans les murs de Paris ces indignes milices,
Suivent parmi les flots d'un peuple impetueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Maïenne qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret & tout haut l'autoriſe ;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion,
Confond le fanatiſme & la Religion ;
Il connoit ce grand art aux Princes néceſſaire,
De nourrir la foibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale, enfin, il aplaudit,
Le ſage s'en indigne & le ſoldat en rit ;
Mais le peuple excité juſques aux cieux envoïe

Des

Des cris d'emportement, d'eſperance & de joïe ;
Et comme à ſon audace a ſuccedé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur ;
Ainſi le Dieu des vents ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La diſcorde a choiſi ſeize ſeditieux,
Signalez par le crime entre les factieux,
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle,
L'orgueïl, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas,
Nez dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le peuple porté,
Maïenne en fremiſſant les voit à ſes côtez ;
Des jeux de la diſcorde ordinaires, caprices
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Themis réſiſtoit ſeule à la contagion,
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſperance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance ;
Son Temple étoit ſans tache & la ſimple équité,
Auprès d'elle en fuïant cherchoit ſa ſureté.

Il eſt dans ce S. Temple un Senat vénerable,
Propice à l'Innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'apui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance,
Souveut porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il haït la Tirannie & la Rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,

De

De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos Libertez toujours prompt à s'armer ;
Connoit Romme, l'honore, & la sait réprimer.

De ces seize Tirans, l'insolente Cohorte,
Du Temple de Themis environne la porte,
On voïoit à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
* Il s'avance au milieu de l'Auguste Assemblée,
Par qui des Citoïens la fortune est reglée.

Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Senat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
Le peuple assez long-tems oprimé par vous même,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes,
Las du joug des Capets qui l'on tirannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé ;
Je vous deffends ici d'oser les reconnoitre,
Songes que desormais le peuple est vôtre maître,
Obéïssez ... ces mots prononcez fierement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.

Le Senat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir garde un noble silence,
La Ligue audacieuse en fremit de fureur,
Elle avoit tout séduit hors ce Senat vengeur,
Cette fermeté rare est pour elle un outrage,
Le grand Harlei sur-tout est l'objet de sa rage,
Cet organe des loix si terrible aux pervers,
Par ceux qu'il doit punir se voit chargé de fers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son suplice,

Victimes

* *Il s'apelloit Bussi le Clerc*

Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tirans leurs génereuſes mains.

Muſe redites moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'oprima la licence;
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul (C)
Amelot, Blancmenil, & vous jeune Longueil.

Tout le Senat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
* Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance,
Qui renferma ſouvent le crime & l'innocence.

Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat,
Il n'eſt plus de Sorbonne, il n'eſt plus de Senat;
En eſt-ce aſſez enfin pour leur rage inſolente,
Ciel, ô! Ciel? Quel objet à mes yeux ſe preſente.
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un boureau,
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau;
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes,
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas,
Manes trop génereux, vous n'en rougiſſez pas,
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'aplaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content, ſa cruauté tranquile,

* *La Baſtille.*

Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince & divisez entr'eux.
Jouets infortunez des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par tout le débris, le carnage & les morts.

CINQUIE'ME CHANT.

De la nobleſſe Angloiſe une nombreuſe élite,
Par le vaillant Eſſex en nos climats conduite,
Prête à nous ſecourir pour la premiere fois,
S'étonnoit en marchant de ſervir ſous nos Rois ;
Ils ſuivoient nos Drapeaux dans les champs de Neuſtrie,
C'eſt là qu'ils ſoutenoient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combatre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.

Cependant s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur ſein la perte des rebelles ;
Et le fer & le feu volans de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.

Les Seize & leur couroux, Maïenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des Docteurs de la loi, les ſcandaleux diſcours,
Contre le Grand HENRY, n'étoient qu'un vain ſecours ;
La Victoire à grands pas s'aprochoit ſur ſes traces,
Rome & le Roi PHILIPPE éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers,
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs,
Et du vieux Caſtillan, la lenteur ordinaire.
Privoit les aſſiegez d'un ſecours néceſſaire ;

Les Soldats dans la France errans de tous côtez,
Sans secourir Paris desoloient nos Citez,
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée,
Et l'apui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un maître au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la destinée.

Vous des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire,
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous;
Votre amour pour vos Rois les a réparez tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblez entr'eux sous des regles severes,
Et distinguez en tout du reste des mortels,
Se consacroient à Dieu par des vœux solemnels.

Les uns sont demeurez dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde.
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir.

Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enyvrez de ces talens flâteurs,
Répandus dans le siecle, ils en ont pris les mœurs,
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues,
Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues;
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie, (A)
Ont vû long-tems leur gloire en Eſpagne établie,
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les Palais des Rois.

Avec non moins de zele & bien moins de puiſſance,
Cet ordre ſi fameux fleuriſſoit dans la France.
Protegé par les Rois, paiſible, heureux, enfin
Si le traître CLEMENT, n'eût été dans ſon ſein.

CLEMENT dans la retraite avoit dès ſon jeune âge, (B)
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage,
Eſprit foible & credule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rebellion;
Sur ce jeune inſenſé la diſcorde fatale,
Répandit le venin de ſa bouche infernale,
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſoüillé de cendre & de pouſſiere,
Un jour il prononça cette horrible priere.

Dieu protecteur des Rois, Dieu vengeur des Tirans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre & benir les parjures?
Grand Dieu! par tes fleaux c'eſt trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever,
Détourne loin de nous la mort & la miſere,
Délivre nous d'un Roi donné dans ta colere;
Viens, des Cieux enflâmez, abaiſſer la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Deſcends, & d'une main de cent foudres armée,
Frape, écraſe à nos yeux leur ſacrilege armée,

Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feüille, éparſe au gré des vents,
Et que ſauvez par toi nos Ligueurs Catholiques,
Sur leurs corps tous ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers,
Les enfers ſont émus de ces accens funebres;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des tenebres.
Monſtre qui de l'abîme & de ſes noirs Démons,
Réünit dans ſon ſein la rage & les poiſons;
Cet enfant de la nuit, fecond en artifices,
Sait ternir les verrus, ſait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs;
C'eſt lui qui ſous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

Toujours il revétoit dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les Sacrez ornemens;
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les aprêts,
Il emprunte de GUISE & la taille & les traits,
De ce ſuperbe GUISE en qui l'on vit paroître,
Le Tiran de l'Etat & le Roi de ſon Maître,
Et qui toujours puiſſant, même aprés ſon trépas,
Traînoit encore la France à l'horreur des combats;
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête,
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête,
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois,
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer VALOIS & demander vengeance.

Ce

Ce fut dans ce terrible & lugubre apareil,
Qu'au milieu des Pavots que verſe le ſommeil;
Il vint trouver CLEMENT au fond de ſa retraite.
La Superſtition, la Cabale inquiete,
Le faux Zele enflâmé d'un courroux éclatant,
Veillent tous à ſa porte & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiere,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſants;
Au Dieu, que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes;
Si Judith autrefois pour ſauver ſon païs,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris,
Si craignant pour les ſiens elle eut craint pour ſa vie,
Judith eut vû tomber les murs de Bethulie,
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande, enfin, que tu dois preſenter,
Mais tu rougis déja de l'avoir differée,
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome & l'Univers & moi.
Par un aſſaſſinat VALOIS trancha ma vie,
Il faut du même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi,
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi,
Tout devient legitime à qui venge l'Egliſe,
Le meurtre eſt juſte alors & le Ciel l'autoriſe,
Que dis-je, il le commande, il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de VALOIS;
Heureux ſi tu pouvois conſommant ſa vengence,
Joindre le Navarrois au Tiran de la France,
Et ſi de ces deux Rois tes Citoïens ſauvez,
Te pouvoient.. mais les tems ne ſont pas arrivez,
HENRY doit vivre encor & Dieu qu'il perſecute,

Réſerve

Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi de ce Dieux jaloux, remplis les grands desseins,
Et reçois ce present qu'il te fait par mes mains.

Le Fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de CLEMENT il met ce don fatal,
Il fuit & se replonge au séjour infernal.

Trop aisement trompé le jeune solitaire,
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire,
Il baise avec respect ce funeste present,
Il implore à genoux le bras du tout puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'aprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur
CLEMENT goûtoit alors un paisible bonheur,
Il étoit animé de cette confiance,
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence,
Sa tranquile fureur marche les yeux baissez,
Ses sacrileges vœux au Ciel sont adressez ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austere,
Et son fer parricide est caché sous sa haire,
Il marche, ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ;
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent
Placent déja son nom parmi les noms sacrez,
Dans les fastes de Rome à jamais reverez,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.

C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens avides de la mort,
Intrépides

Intrépides soutiens de la foi de leurs peres;
Au Martire autrefois accompagnoient leurs freres;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.

Voilà comme à nos yeux, trop foibles que nous sommes,
Souvent les scelerats ressemblent aux grands hommes;
On ne distingue point le vrai zele & le faux,
Comme la verité, l'erreur à ses Héros,
Le fanatique impie & le Chrétien sincere,
Sont marquez quelquefois du même caractere.

Maïenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer,
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux,
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs, une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisoit le perfide.

Des Seize en même-tems le sacrilege effort,
Sur tant d'évenemens interrogeoit le sort;
Jadis de MEDICIS, l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Aprofondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimerique & toujours criminel,
Tout suivit son exemple & le peuple imbecile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautez,
S'abandonnoit en foule à ces impietez.

Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure,
Le Silence a conduit leur assemblée impure,

A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil Autel dressé sur un tombeau ;
Là sont les instrumens de ces sombres misteres,
Des métaux constellez, d'inconnus caracteres ;
Des vases pleins de sang & des serpens affreux,
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre & Citoïens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misere profonde,
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse,
A dévoiler leur sort, ils pensent le forcer,
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer ;
Il interrompt pour eux les loix de la nature,
De ces antres muets sort un triste murmure,
Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit ;
Au milieu de ces feux, HENRY brillant de gloire,
Aparoit à leurs yeux sur un char de Victoire,
Des Lauriers couronnoient son front noble & serain,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans sa main ;
L'air s'embrase à l'instant de cent coups de tonnerre,
L'Autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur ;

Ces Tonnerres, ces feux, ce bruit épouventable,
Annonçoit à VALOIS sa perte inévitable ;
Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours,
Il avoit loin de lui retiré son secours ;
La mort impatiente attendoit sa victime,
Et pour perdre VALOIS, Dieu permettoit un crime.

CLEMENT au camp du Prince a marché sans effroi,

Il

Il arrive, il demande à parler à son Roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diademe,
Et réveler au Roi des secrets importans,
D'abord on l'interroge, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mistere,
Il subit sans allarme un examen severe;
Il satisfait à tout avec simplicité,
Chacun dans ses discours croit voir la verité;
La garde aux yeux du Roi le fit enfin paroître,
L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître,
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux,
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout que mon cœur le benisse,
Des biens que va sur vous répandre sa Justice.
Le vertueux Daubray, le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur roi;
Harlay, le grand Harlay dont l'intrépide zele,
Fut toûjours formidable à ce peuple infidele;
Du fond de sa prison réünit tous les cœurs,
Rassemble vos Sujets & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toûjours les puissans & les sages,
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit,
Rempli de sa lumiere & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette Lettre,
Qu'à mes fideles mains, Harlay vient de remettre.

VALOIS reçoit la Lettre avec empressement,
Il benissoit les Cieux d'un si prompt changement;

Quand

Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zele & païer ton service ;
En lui disant ces mots il lui tendoit les bras,
Le Monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frape & dans le flanc l'enfonce avec furie,
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras son levez pour punir l'assassin,
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;
Fier de son parricide & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense ;
De la France & de Rome il croit être l'apui,
Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du Martyre,
Il benit en tombant les coups dont il expire.

Aveuglement terrible, affreuse illusion,
Digne à la fois d'horreur & de compassion ;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs ennemis de leurs Maîtres,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un foible solitaire égara la raison.

Déja VALOIS touchoit à son heure derniere,
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reste de lumiere ;
Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangez,
Par leurs desseins divers en secret partagez,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs ou sinceres ou feintes.
Quelques-uns que flâtoit l'espoir du changement,
Du danger de leur rang s'affligeoient foiblement ;
D'autres voïant périr leur fortune passée,
Couvroient d'un zele faux leur crainte intéressée.

Parmi ce bruit confus, de plaintes, de clameurs,
HENRY vous répandiez de véritables pleurs,

Il

Il fut vôtre ennemi, mais les cœurs nez sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles;
Tous les ressentimens sont alors effacez,
On ne se souvient plus de ses chagrins passez;
Que, dis-je, ce Héros se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un Diademe.

VALOIS tourna sur lui par un dernier effort,
Ses yeux apesantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses,
Retenez, lui dit-il, vos larmes génereuses;
L'univers indigné doit plaindre vôtre Roi,
Vous BOURBON, combatez, régnez & vangez-moi,
Je meurs & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueïl couvert de mes naufrages,
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
Joüissez de ce bien par vos mains deffendu;
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne,
Puissiez-vous détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son Autel.

Adieu, régnez heureux, qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins deffende vôtre vie,
Vous connoissez la Ligue & vous voïez ses coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare,
Juste Ciel épargnez une vertu si rare;
Permettez ... à ces mots l'impitoïable mort,
Lui coupe la parole & termine son sort. (C)

Au bruit de son trépas Paris se livre en proïe,
Aux transports odieux de sa coupable joïe,
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs;
Les travaux sont cessez les Temples sont ouverts,

De Couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles Fêtes ;
Insensez qu'ils étoient, ils ne découvroient pas ;
Les abîmes profonds qu'ils creusoient sous leur pas,
Ils devoient bien plûtôt prévoïant leurs miseres,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères ;
Ce vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
HENRY du haut du Trône alloit les foudroïer,
Le Scepte dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous,
Et certains desormais du destin de la Guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

SIXIE'ME CHANT.

LES voiles de la nuit s'étendoient dans les airs,
Un silence profond régnoit dans l'Univers.
HENRY prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormis dans son camp, reposoit sur ses armes.
Un Héros descendu de la voute des Cieux,
Ministre de Dieu même aparut à ses yeux :
C'étoit ce saint Guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;
Le génereux LOÜIS, le pere des BOURBONS,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons,
Sur sa tête éclatoit un brillant Diademe,
Au front du nouveau Prince il le posa lui-même ;
Recevez-le, dit-il, de la main de LOÜIS,
Acceptez-moi pour pere & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida sur ma trace,
Du tems qui nous sépare a raproché l'espace.
Je reconnois mon sang que Dieu vous a transmis,
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis,
Mais ce Septre, mon fils, ne doit point vous suffire.

Possedez ma sagesse, ainsi que mon empire ;
C'est peu qu'un vain éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien
ſterile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux,
Si Dieu ne vous éclaire il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je. O mon fils ! vôtre vertu guerriere,
Comme ſous ſon apui marcher à ſa lumiere ;
Mais qu'ils ſont encore loin, ces tems, ces heureux
tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans,
Que vous éprouverez de foibleſſes honteuſes,
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France aprendre les deſtins.

HENRY crut à ces mots, dans un'char de lumiere,
Des Cieux en un moment penêtrer la carriere;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre & diviſer les airs.

Parmi ces tourbillons que d'une main feconde,
Diſpoſa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux;
C'eſt là que le Très-haut forme à ſa reſſemblance,
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les Mondes divers,
Vont animer les corps & peupler l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées,
Quand le Dieu qui les fit les rapelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain,

Comme

Comme au fond des forêts, les feüilles incertaines,
Avec un bruit confus tombent du haut des chênes,
Lorsque les Aquilons messagers des Hivers,
Ramenent la froidure & soufflent dans les airs.
Ainsi la mort entraine en ces lieux redoutables,
Des mortels passagers, les troupes inombrables.

Un Juge incorruptible avec d'égales loix,
Y rassemble à ses pieds les Peuples & les Rois.
Tout fremit devant lui, les morts dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle Sentence :
Lui qui dans un moment voit, entend, connoit tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout;
De ses Ministres saints la troupe inexorable,
Sépare incessamment l'innocent du coupable,
Donne aux uns des plaisirs, aux autres des tourmens,
Des vertus & du crime, éternels monumens.

Mais d'où partent grand Dieu ces cris épouvantables,
Ces torrens de fumée & ces feux effroïables,
Quels Monstres dit BOURBON, volent dans ces climats,
Quel est ce gouffre en feu qui s'ouvre sous mes pas?
O! mon fils vous voïez les portes de l'abîme,
Creusé par la Justice, habité par le crime;
Suivez-moi les chemins en sont toujours ouverts :
L'un & l'autre à ces mots descendent aux enfers.

D'abord de tous côtez s'offrent sur leur passage,
Le Desespoir, la Mort, la Fureur, le Carnage,
Et ces vices affreux suivis par les douleurs,
Formez dans les enfers ou plûtôt dans nos cœurs;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rempant se cache & s'humilie,

Puis tout à coup levant un homicide bras,
Fait ſifler ſes ſerpens & porte le trépas.
L'Avarice au teint pâle, & la Haine & l'Envie,
Le Menſonge & ſur tout ſa ſœur l'Hipocriſie
Qui les regards baiſſez, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage & ſon venin;
Le faux Zele étalant ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt, enfin, pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tirans effrenez,
A l'aſpect de HENRY paroiſſent conſternez,
Ils ne l'ont jamais vû, jamais leur troupe impie,
N'aprocha de ſon ame à la vertu nourrie;
Quel mortel, diſoient-ils, par Dieu même conduit,
Vient effraïr l'Enfer & l'éternelle nuit.

Le Héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançoit à pas lents ſous ces voutes profondes.
LOÜIS guidoit ſes pas. Ciel qu'eſt-ce que je voi,
L'aſſaſſin de VALOIS? Ce monſtre devant moi,
Mon pere? Il tient encor le couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide;
Voyez de ces ſerpens tout ſon corps entouré,
Sous leur dent vangereſſe en lambeaux déchiré,
Fuïons, n'aigriſſont point le tourment qui l'oprime.

Sa peine dit LOÜIS eſt égale à ſon crime;
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels,
Oſent de ſon Portrait ſoüiller les ſaints Autels,
Que la Ligue l'adore & que Rome le loüe,
Ici dans les tourmens l'enfer les deſavoüe.

Mais aprenez mon fils quelles ſeveres loix;
Pourſuivent dans ces lieux tous les crimes des Rois,
Regardez ces Tirans adorez dans leur vie,

Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie ;
Et se plaît à venger par des maux infinis,
Les crimes qu'ils ont faits & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi ces grandeurs passageres,
Ce faste, ces plaisirs, ces flâteurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dexterité,
A leurs yeux ébloüis cachoit la verité.
La Verité terrible augmentant leurs suplices,
De son flambeau sacré vient éclairer leurs vices.

Près de ces mauvais Rois sont ces fiers Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tirans,
Fleaux du monde entier que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase.

Devant eux sont couchez tous ces Rois faineans,
Sur un Trône avili, fantômes impuissans ;
HENRY voit près des Rois leurs insolens Ministres,
Il remarque sur tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Themis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'inestimable prix des vertus de nos peres.

Le sujet révolté, le lâche adulateur,
Le Juge corrompu, l'infame délateur ;
Ceux même qui nourris au sein de la molesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de foiblesse ;
Ceux qui livrez sans crainte à des penchans flâteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leur douces erreurs ;
Tous, enfin, de la mort éternelle victimes,
Souffrent des chatimens qui surpassent leurs crimes ;
Le génereux HENRY ne put cacher ses pleurs,
Hélas ! s'écria-t-il, si dans ce lieu d'horreur,

Des

Des malheureux humains la foule eſt engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie ;
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour :
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere,
Où ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſevere,
A l'œuvre de ſes mains avoit daigné ravir,
Le pouvoir malheureux du lui deſobéïr.

Cependant à grands pas l'un & l'autre s'avance,
Vers ces lieux fortunez qu'habite l'innocence ;
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté ;
HENRY voit ces beaux lieux & ſoudain à leur vûë,
Sent couler dans ſon ame une joïe inconnuë ;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquile y répand ſes douceurs.
Amour en ces climats tout reſſent ton Empire,
Ce n'eſt point cet amour que la moleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré,
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe & ſans ceſſe joüiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur ;
Là vivent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſur un Trône d'or, CHARLEMAGNE & CLOVIS, (A)
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lis ;
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réünis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.

Le ſage LOUIS XII. au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un Cedre & leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,

Sur

Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuïa les pleurs.

D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidele,
Qui seul aima la France & fut seul aimé d'elle ;
Favori sans orgueïl & qui dans ce haut rang,
Ne soüilla point ses mains de rapine & de sang.
O ! jours, ô ! mœurs, ô ! tems d'éternelle mémoire,
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire,
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems sous un autre LOUIS.

Plus loin sont ces Guerriers vengeurs de la Patrie,
Qui dans les champs de Mars ont prodigué leur vie,
La Trimoüille, Cliffon, Monmorenci, de Foix,
Et le brave Guesclin & l'auguste Dunois.
Là brille au milieu d'eux cette illustre Amazone, (B)
Qui délivra la France & rafermit le Trône.

Antoine de NAVARRE avec des yeux surpris,
Voit HENRY qui s'avance & reconnoit son fils.
Le Héros attendri tombe aux pieds de son Pere,
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chere,
Trois fois son Pere échape à ses embrassemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

Cependant il aprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée ;
Et ses premiers travaux & ses derniers exploits,
Tous les Héros en foule accouroient à sa voix,
Les MARTELS, les PEPINS l'écoutoient en silence,
Et respectoient en lui la gloire de la France.

Enfin le saint Guerrier poursuivant ses desseins,

Suivez mes pas, dit-il, au Temple des destins ;
Avançons il est tems de vous faire connoître,
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître ;
De ce Temple, déja, vous voïez les remparts,
Et ses portes d'airain s'ouvrent à vos regards.

Le tems d'un cours rapide & pourtant insensible,
Parcourt tous les dehors de ce Palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux destinez aux humains.

De Dieu dans ce lieu saint la volonté réside.
La crainte languissante, & l'esperance avide,
Prés de ces murs sacrez gémissent nuit & jour.
Les desirs inquiets voltigent à l'entour ;
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable ;
Là Dieu même a marqué nos plus secrets desirs,
Et nos chagrins cruels & nos foibles plaisirs.

On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere;
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser ;
Dieu sçait l'assujettir sans la tirranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéïssant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse,
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse ;
Vous voïez, dit LOÜIS, dans ce sacré séjour,
Les Portraits des humains qui doivent naître un jour,
Des siecles à venir ces vivantes Images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges ;

Tous

Tous les jours des humains comptez avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont preſens;
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachez à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Aprochez-vous, venez, contemplons l'un & l'autre,
Le ſort de vos Etats & ma race & la vôtre.

Le Premier qui paroit c'eſt votre auguſte fils,
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pere;

* Ciel quel pompeux amas d'eſclaves à genoux,
Eſt aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs, quels reſpects! jamais Roi dans la France,
N'acoutuma ſon peuple à tant d'obéïſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De cent peuples liguez bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie & plus grand dans ſa mort.

Siecle heureux de LOUIS, ſiecle que la nature,
De ſes plus beaux preſens doit combler ſans meſure;
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux arts,
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur Empire,
Là le Marbre eſt vivant & la Toile reſpire,

Ici

* LOÜIS XIV.

Ici de mille esprits les efforts curieux,
Mesurent l'univers & lisent dans les Cieux.
Descartes répandant sa lumiere feconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde ;
J'entends de tous côtez ce langage enchanteur,
Si flâteur à l'oreille & doux Tiran du cœur ;
François vous savez vaincre & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de Lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
En depit des Pradons, des Perraults, des H**,
On vera le bon goût fleurir de toutes parts ;
Et la Religion, que la Science honore,
Par le progrés des Arts mieux triompher encore.

Un peuple de Héros va naître en ces climats,
Je vois tous les BOURBONS voler dans les combats ;
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'apui de son maître ;
Turenne de Condé le genereux rival
Moins brillant, mais plus sage & du moins son égal.

Catinat réünit par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage :
Vauban sur un rempart un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain ;
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne apui de son Roi, digne rival d'Eugene.

HENRY dans ce moment voit sur les fleurs de Lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis ;
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,

Tous

Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourez de Gardes, de Soldats;
Il les prend pour des Rois... vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont dit LOÜIS, ſans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre,
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevez de l'ombre des Autels;
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique;
Richelieu grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami;
L'un fuïant avec art & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irritez opoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarez,
Tous deux haïs du peuple & tous deux admirez,
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.

Près de ce jeune Roi regardez ce Héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux;
* Il unit les talens d'un ſujet & d'un Maître,
Il n'eſt pas Roi mon fils, mais il enſeigne à l'être.

§ Quel eſt cet autre Prince en qui la Majeſté,
Sur ſon front ſage & doux éclate ſans fierté,
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône;
Ciel quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne,
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône étant prêt d'y monter.
O! mon fils, des François, vous voyez le plus juſte.

* Mr. le Duc d'ORLEANS.
§ Feu Mr. le Duc de BOURGOGNE.

Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains,
Cette fleur passagere ouvrage de vos mains.
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse,
La France sous son régne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix :
Mon fils il eut compté ses jours par ses bienfaits,
Il eut aimé son peuple. O ! jour remplis d'allarmes,
O ! combien les François vont répandre de larmes ;
Quand sous la même tombe ils verront réünis
Et l'Epoux & la Femme, & la Mere & le Fils.

Un foible rejetton sort entre les ruines,
De cet arbre fecond coupé dans ses racines ;
Les enfans de LOÜIS descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Empire François douce & frêle esperance.

O ! Vous qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous Villeroi, Fleuri, conservez sous vos yeux,
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
Conduisez par la main son enfance docile ;
Le sentiers des vertus à cet âge est facile ;
Age heureux où son cœur exempt de passion,
N'a point du vice encor reçû l'impression ;
Où d'une Cour trompeuse ardente à nous séduire,
Le soufle empoisonné ne peut encor lui nuire ;
Age heureux où lui-même ignorant son pouvoir,
Vit tranquile & soumis aux régles du devoir.

Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connoître,
Qu'il songe qu'il est homme en voïant qu'il est Maître;
Qu'attentif au besoin des peuples malheureux,

Il ne les charge point de fardeaux rigoureux,
Qu'il aime à pardonner ; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense ;
Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent,
Change son régne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu de soutiens dépourvûë,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenuë ;
Que de l'amitié même il cherisse les loix,
Bien pur present du Ciel & peu connu des Rois,
Et que digne, en effet, de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, HENRY IV. & moi-même.
La Paix & la Justice assises près de lui,
De son Thrône à jamais seront le ferme appui.
Des François épuisez pour soulager les peines,
A CONDE' de l'Empire il confira les Rénes.

Il dit, en ce moment le Héros ne vit plus,
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du Temple du Destin les portes se fermerent,
Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'Aurore cependant au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil ;
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les Songes voltigeans fuïoient avec les Ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur,
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu rempliſſoit son front de sa Majesté sainte ;
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël,
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel ;
Les Hébreux à ses pieds couchez dans la pouſſiere,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiere.

SEPTIE'ME CHANT.

PAris toujours injuſte & toujours furieux,
De la mort de ſon Roi rendoit graces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enyvroit follement de ſa vaine eſperance ;
Mais Philippe au recit de la mort de VALOIS,
Trembla dans ſes états pour la premiere fois,
Il voïoit des BOURBONS, les forces réünies,
Du Trône ſous leurs pas les routes aplanies ;
Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité,
Et qui pouvoit bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France ;
Il crut qu'il étoit tems d'envoïer un ſecours,
Demandé ſi long-tems & differé toujours ;
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Maïenne,
Et Maïenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Renvoïer à ſon tour le carnage & l'effroi ;
Le témeraire orgüeil accompagnoit leur trace,
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voïois cette audace,
Et que tes vœux hâtoient le moment du combat,
Qui devoit décider du deſtin de l'Etat !

HENRY loin des remparts de la Ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivri conduiſit ſon Armée,
Attirant ſur ſes pas Maïenne & ſes Ligueurs,

Que leur aveuglement pouſſoit à leurs malheurs.

Près des bords de l'Itton & des rives de l'Eure ;
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature ;
Là ſouvent les Bergers conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveilloient les Echos,
Là les Nimphes d'Anet, d'une courſe rapide ;
Suivoient le daim leger & le chevreüil timide ;
Les tranquiles zephirs habitoient ſur ces bords,
Cerès y répandoit ſes utiles treſors.
C'eſt là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cerès en un moment vit leurs fiers bataillons,
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons ;
De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent,
Dans le fond des forêts les Nimphes ſe cacherent,
Le Berger plein d'effroi chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foïer fuit les larmes aux yeux.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherhe les combats c'eſt pour donner la paix.
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits,
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux plus leger que les vents ;
Qui fier de ſon fardeau, du pied frapant la terre,
Apelle les dangers & reſpire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes Lauriers.
D'Aumont qui ſous cinq Rois avoit porté les armes,
Biron dont le ſeul nom répandoit les allarmes.
Et ſon fils jeune, encore ardent, impetueux,

Dont

Dont la Gloire enflamoit le cœur presomptueux ;
Sulli, Nangis, Grillon ces ennemis du crime,
Que la Ligue deteste & que la Ligue estime,
Turenne qui depuis de la jeune Boüillon,
Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Sanci brave guerrier, Ministre, Magistrat, (A)
Estimé dans l'armée, à la Cour, au Senat,
La Trimoüille, Clermont, Tournemine & d'Angenne,
Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine.
Mornai dont l'éloquence égala la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paroissoient Givri, Noailles & Feuquieres,
Le malheureux de Nesle & l'heureux Lesdigueres ;
D'Ailli pour qui ce jour fut un jour trop fatal,
Tous ces Héros en foule attendoient le signal,
Et rangez prés du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le presage.

Maïenne en ce moment inquiet abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu ;
Soit que de son parti connoissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice.
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avantcoureurs certains des grands évenemens ;
Ce guerrier cependant maître de sa foiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allegresse ;
Il s'empresse, il s'agite, il inspire aux soldats,
Cet espoir génereux que lui même il n'a pas.

Enfin le grand HENRY dans la pleine s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'animoit sa presence,
Vous êtes nez François & je suis votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez & suivez moi ;

Ne

Ne perdez point de vuë au fort de la tempête,
Ce pennache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots que ce Roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées ?
Sur les pas des deux chefs alors en même-tems,
On voit des deux partis voler les combatans.
Ainsi lorsque des monts séparez par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ?
Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour fuit le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.

Le salpêtre enfermé dans des globes d'airain,
Part, s'échaufe, s'embrase & s'écarte soudain ;
La mort qu'ils renfermoient en sort avec furie,
O coupables mortels ! ô funeste industrie !
Pour vous exterminer vos efforts odieux,
Ont dérobé le foudre allumé dans les Cieux.

Dans tous les deux partis l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le desespoir, la mort, l'ardente soif du sang,
Par tout sans s'arrêter passent de rang en rang ;
L'un poursuit un parent dans le parti contraire,
Là le frere en fuïant meurt de la main d'un frere ;
La nature en fremit & ce rivage affreux,
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée ;
D'Ailli portoit par tout l'horreur & le trépas,
Les Ligueurs ébranlez fuïoient devant ses pas ;

Soudain

Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans sa course l'arrête ;
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipitez,
La victoire & la mort volent à leurs côtez ;
Ils s'ataquent cent fois & cent fois se repoussent,
Leur courage s'augmente & leurs glaives s'émoussent,
Deffendus par leur casque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier ;
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respecte son rival, admire sa vaillance ;
Enfin le vieux d'Ailli par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce Guerrier génereux,
Ses yeux sont pour jamais fermez à la lumiere,
Son Casque auprès de lui roulle sur la poussiere :
D'Ailli voit son visage, ô desespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse, hélas ! c'étoit son fils.
Le pere infortuné, les yeux baignez de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes,
On l'arrête, on s'oposse à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il deteste à jamais sa coupable Victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuïant lui-même au milieu des deserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers ;
Là soit que le Soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos atendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Ciel, quels cris effraïans se font par tout entendre !
Quels flots de sang François viennent de se répandre !
Qui précipite ainsi ces Ligueurs dispersez,
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversez ?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage,
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage,

Bois-

Bois-Daufin les voit fuir & boüillant de courroux,
Que vois-je, juſtes Cieux ? Laches où courez-vous ?
Vous fuïr ? Vous compagnons de MAÏENNE & de
GUISE,
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe ;
Arrêtez, rapellez votre antique vertu,
Suivez mes pas, marchez & vous avez vaincu :
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Joïeuſe,
Du farouche S. Paul & du brave Foſſeuſſe ;
Il raſſemble avec eux les bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.

La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent,
Il voit à ſes côtez Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiere,
Percé de coups, lui même, il eſt prêt de périr,
C'étoit ainſi Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle ;
Que vois-je ! c'eſt ton Roi qui marche à ton ſecours,
Il ſçait l'affreux danger qui menace tes jours ;
Il le ſçait, il y vole, il laiſſe la pourſuite,
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite ;
Il arrive, il paroit comme un Dieu menaçant,
La Chaſtre à ſon aſpect recule en fremiſſant,
Tout tremble devant lui, tout ſucombe, tout plie,
Ton Roi, jeune Biron, te ſauve enfin la vie,
Il t'arrache ſanglant aux fureurs des ſoldats,
Dont les coups redoublez achevoient ton trépas ;
Tu vis, ſonge du moins à lui reſter fidele.

Maïenne aprend bien-tôt cette triſte nouvelle ;

Il

Il court aux lieux sanglans où son rival vainqueur,
Répandoit le desordre & la mort & la peur :
Qui pouroit exprimer le sang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ;
Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatans,
Que nous cache aujourd'hui l'obscure nuit des tems.

O ! vous manes sanglans du plus grand Roi du monde,
Sortez pour un moment de votre nuit profonde,
Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits,
Eclairez mon esprit & parlez par ma voix.

Pressé de tous côtez sa redoutable épée,
Est du sang Espagnol & du François trempée ;
Mille ennemis sanglans expiroient sous ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Egmont courtisan, lâche & soldat téméraire,
Esclave du tiran qui fit périr son pere ;
Malheureux ! Il osoit sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ses fers honteux cherissant l'infamie,
Il n'osoit point venger son pere & sa patrie ;
Il parut, le Héros le fit tomber soudain,
Le fer étincelant se plongea dans son sein ;
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le soulerent,
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloperent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pere excita ses remords,
Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant vers Maïenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse & son bras,
A chaque instant sur lui suspendoit le trépas.

Ce

Ce bras vaillant ; Maïenne alloit trencher ta vie.
La Ligue en paliſſoit, la Guerre étoit finie ;
Mais Nemours & la Chaſtre acourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'atend.

Que vois-je, au moment même une main inconnuë ? (B)
Frape le grand HENRY d'une atteinte imprévûë ;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'Amour du menſonge a rendu trop fameux ;
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne peut deffendre,
Dans ces combats ſanglans aux rives du Scamandre ;
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilege oſer bleſſer des Dieux.

Le Héros tout ſanglant voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que les dangers, ſon audace redouble,
Son grand cœur s'aplaudit d'avoir aux champs d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur ;
Ses guerriers ſur ſes pas volent à la victoire,
La trace de ſon ſang les conduit à la gloire ;
Et bien-tôt devant eux il voit de toutes parts,
Les Ligueurs éperdus confuſément épars ;
Les Chefs épouventez, les ſoldats en allarmes,
Quittant leurs étendars abandonnant leurs armes ;
Les uns ſans réſiſtance à ſon couroux offerts,
Fléchiſſoient les genoux & demandoient des fers ;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur fuite :
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et cherchent le trépas qu'ils veulent éviter,
Les flots enſanglantez interrompent leur courſe ;
Le fleuve avec effroi remonte vers ſa ſource ;

De

De mille cris affreux l'air au loin retentit,
Anet s'en épouvente & Mantes en fremit.

Maïenne cependant par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

HENRY victorieux voïoit de tous côtez,
Les Ligueurs sans deffense implorant ses bontez :
Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire,
HENRY vouloit vous vaincre & non pas vous détruire,
C'est sa seule vertu qui doit vous desarmer,
Vivez, c'est trop me craindre aprenez à m'aimer ;
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats il fléchit leur courage,
Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'est un Dieu bienfaisant qui laissant son tonnerre,
Fait succeder le calme aux horreurs de la guerre,
Console les vaincus, aplaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompense & gagne tous les cœurs.

Ceux à qui la lumiere étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif il étend tous ses soins.

Les Captifs cependant conduits en sa presence,
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence ;
Ses soldats indignez, d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échapez à leurs coups.
HENRY jetta sur eux des regards plein de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace ;
Soïez libres, dit-il, vous pouvez desormais,
Rester mes ennemis ou vivre mes sujets ;

Entre Maïenne & moi reconnoissez un Maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue ou compagnons d'un Roi,
Allez trembler sous elle ou triomphez sous moi ;
Choisissez ? A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille au sein de la victoire :
On vit en un moment ces Captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus :
Leurs yeux sont éclairez, leurs cœurs n'ont plus de haine,
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.
Et s'honorant, déja, du nom de ses soldats,
Deserteurs génereux, ils volent sur ses pas.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,
Qui s'acroit dans sa course, & d'une aile legere,
Traversant tous les jours & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers ;
La Renommée, enfin, dans la Ville rebelle,
Des exploits de HENRY répandoit la nouvelle ;
Maïenne dans ces murs abusoit les esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir & maître de Paris ;
Sa politique habile au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite,
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer,
Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zele ;
Mais malgré tant de soins la verité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Voloit de bouche en bouche & glaçoit tous les cœurs.

La Discorde en fremit & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,

De

De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à BOURBON l'Empire de la France,
Tout terrible qu'il est j'ai l'art de l'affoiblir,
Si je n'ai pû le vaincre on le peut amolir :
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême,
HENRY n'aura jamais de vainqueur que lui-même :
C'est son cœur qu'il doit craindre & je veux aujourd'hui,
L'attaquer, le combatre & le vaincre par lui ;
Elle dit & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haine ;
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole & va trouver l'Amour.

HUITIE'ME CHANT.

SUR les bords fortunez de l'antique Idalie ;
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais respecté par les tems,
La Nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là tous les champs voisins peuplez de Mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des Hivers ;
Par tout on voit meurir, par tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les presens de Flore :
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

Dans ces climats charmans habite l'Indolence,
Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux,
Leurs corps apesantis qu'énerve le repos.
Dans un loisir profond aux soins inaccessible,
La Molesse entretient un silence paisible ;
Seulement quelquefois on entend dans les airs,
Les sons efféminez des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses,
Qui célebrent leur honte & vantent leurs foiblesses ;
Chaque jour on les voit le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs :
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,

Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flateuse Esperance au front toujours serain,
A l'Autel de leur Dieu les conduit par la main :
Près du Temple sacré les Graces demi nuës,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénuës,
La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile écoute leurs chansons ;
On voit à ses côtez le Mistere en silence,
Les Refus attirans, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux & les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée,
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les Plaintes, les Dégouts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur :
La sombre Jalousie au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide,
La Haine & le Courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main,
La Malice les voit & d'un souris perfide,
Aplaudit en passant à leur troupe homicide ;
Le Repentir les fuit detestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux moüillez de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel :
Ce dangereux enfant si tendre & si cruel,
Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnere,

Porte

Porte en ſa foible main les deſtins de la terre ;
Et répandant par tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers & vit dans tous les cœurs,
Sur un Trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes :
Fier de ſes cruautez plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'aplaudir des maux qu'il avoit faits.

La Diſcorde ſoudain conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs s'ouvre un libre paſſage,
Secoüant dans ſes mains ſes flambeaux allumez ;
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmez,
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles,
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles ?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure :
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'Olive aux Lauriers triomphans,
La clemence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la Guerre civile,
Va ſous ſes étendarts flotans de tous côtez ;
Réünir tous les cœurs par moi ſeule écartez,
Encor une Victoire & mon Trône eſt en poudre,
Aux rempars de Paris, HENRY porte la foudre ;
Ce Héros va combatre & vaincre & pardonner,
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner,
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe,
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource,
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abatu,
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu,
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale ;
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,

Abandonnant

Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuïant devant Auguste & te suivant sur l'onde,
Preferer Cleopatre à l'Empire du monde.
HENRY te reste à vaincre après tant de Guerriers,
Dans ses superbes mains va flétrir ses Lauriers,
Va du Mirte amoureux ceindre sa tête altiere,
Endors entre tes bras son audace guerriere ;
A mon Trône ébranlé cours servir de soutien,
Viens, ma cause est la tienne & ton regne est le mien.

Ainsi parloit ce monstre & la voute tremblante,
Répetoit les accens de sa voix effraïante :
L'Amour qui l'écoutoit couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses fléches dorées,
Il fend des vastes Cieux les voutes azurées ;
Et precedé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux champs François sur l'aile des Zéphirs.

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joïe,
La campagne où jadis on vit les murs de Troïe ;
Il rit en contemplant dans ces lieux renommez,
La cendre des Palais par ses mains consumez,
Il voit en un moment ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueïlleux, ce prodige du monde,
Venise dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermez dans son sein ;
Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine,
Dont son pouvoir aimable éternisa la veine ;
Quand le tendre Petraque, au printems de ses jours,
Sur ses bords enchantez soupiroit ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure,
Lui-même en ordonna la superbe structure,
Par ses adroites mains, avec art enlassez,
Les chiffres de Diane y sont encore tracez ;

Sur

Sur sa Tombe en passant les Plaisirs & les Graces ;
Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Yvri, l'Amour arrive, enfin ;
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissoit pour un moment reposer son tonnere ;
Mille jeunes guerriers à travers les guerets,
Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à le voir une joïe inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il souleve avec lui les Elemens armez,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmez ;
D'un bout du monde à l'autre appellant les Orages ;
Sa voix commande aux Vens d'assembler les nuages ;
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'aporter la Nuit, la Foudre & les Eclairs.
Déja les Aquilons à ses ordres fideles,
Dans les Cieux obscurcis ont déploïé leurs aîles ;
La plus affreuse nuit succede au plus beau jour,
Présage infortuné des chagrins de l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche, incertian, sans escorte & sans guide,
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau,
Abandonné des siens le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet Astre ennemi brillant parmi les ombres :
Comme on voit quelquefois ces voïageurs troublez,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalez,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagere,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats,
D'une

D'une illustre mortelle avoit conduit les pas,
Dans le fond d'un Château, tranquile & solitaire;
Loin du bruit des combats elle attendoit son pere;
Qui fidele à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand HENRY suivi les étendarts,
D'Etrées étoit son nom; la main de la Nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure;
Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux,
Et seule elle ignoroit le pouvoir de ses yeux:
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable,
Son cœur né pour aimer, mais fier & génereux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux;
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tresors de son sein,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & serain.

L'Amour qui cependant s'aprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre,
Il paroit sans flambeau, sans fléche & sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix;
On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Maïenne.

Il excitoit son cœur en lui disant ces mots,
Par un desir secret de plaire à ce Héros,
Son teint fut animé d'une grace nouvelle,
L'Amour s'aplaudissoit en la voïant si belle;
Que n'esperoit-il point aidé de tant d'apas,
Au-devant du Monarque il conduisit ses pas,
Armé de tous ses traits, present à l'entrevûë,
Il allume en leur ame une crainte inconnuë,
Leur inspire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naissant les grandes passions.

Quelqu

Quelque tems de HENRY la valeur immortelle,
Vers ſes Drapeaux vainqueurs en ſecret le rapelle ;
Une invincible main le retient malgré lui,
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain apui,
Sa vertu l'abandonne & ſon ame enyvrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Etrées.
Elle-même reſſent une pareille ardeur,
Que combattent dabord la crainte & la pudeur ;
Vains efforts ; rien ne peut éteindre cette flâme,
Que l'aſpect de HENRY fit naître dans ſon ame.
Pourquoi, dit-elle, hélas ! place-t'on la Vertu,
Dans le ſupplice affreux d'un panchant combatu ?
S'il faut que tôt ou tard quelque mortel nous bleſſe,
Mour cœur a ce grand Roi conſacre ſa foibleſſe.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folatres Plaiſirs deſarmer ce Héros,
L'un tenoit ſa cuiraſſe encore de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable epée,
Et rioit en voïant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'apui du Trône & l'effroi des humains.

Tandis que de l'amour HENRY goûtoit les charmes,
Son abſence en ſon camp répandoit les allarmes,
Et ſes chefs étonnez, ſes ſoldats abatus,
Ne marchant plus ſous lui ſembloient déja vaincus ;
Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence ;
Il va trouver Sully d'un vol leger & prompt,
Et lui dit de ſon Roi la foibleſſe & l'affront.

Non moins prudent ami que Philoſophe auſtere,
Sully, ſçut l'art heureux de reprendre & de plaire ;
Des ſolides vertus rigoureux ſectateur,
Favori de ſon Maître & jamais ſon flateur.

Avide

Avide de travaux, insensible aux délices;
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices;
Jamais l'air de la Cour & son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austere pureté.
Belle Arethuse, ainsi votre onde fortunée,
Porte jusques au sein d'Amphitrite étonnée;
Un cristal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers.

Ce Guerrier génereux, conduit par la Sageſſe,
Part & vole en ces lieux où la douce moleſſe,
Retenoit dans ſes bras le Vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins;
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.
Son cœur s'applaudiſſant de ſa conquête heureuſe,
Goûtoit d'un doux lien la volupté flateuſe;
Les Allarmes, le Bruit, les Soucis enchaînez,
Fuyoient pleins de reſpect ces Amans fortunez.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere,
A côté de Sully la Sageſſe ſévere;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des Plaiſirs il croit vaincre ſon cœur;
Mais Sully mépriſoit ſa colere & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes;
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ſes jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un Mirte amoureux, azile du miſtere;
D'Etrées à ſon Amant prodiguoit ſes apas,
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras,
De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,

Leurs

Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des Amans,
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait ſentir, que lui ſeul peut décrire.

Enfin dans le repos où la vertu languit,
Il voit Sully paroître, il le voit & rougit;
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la preſence,
Ce ſage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ſon ſilence même & ſes regards baiſſez,
Se font entendre au Prince & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtere où régnoit la ſageſſe,
HENRY lût aiſément ſa honte & ſa foibleſſe;
Rarement de ſa faute on aime le témoin,
Tout autre eut de Sully mal reconnu le ſoin,
Tout autre eut d'un Cenſeur haï le front ſévere.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire,
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi,
Je t'ai vû c'en eſt fait & tu me rends à moi;
Je reprens la vertu que l'Amour m'a ravie,
De ce honteux repos fuïons l'ignominie,
Fuïons ce lieu funeſte où mon cœur mutiné,
Aime encor les liens dont il fut enchaîné;
Me vaincre eſt deſormais ma plus belle victoire,
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots génereux Sully connut ſon Maître,
C'eſt vous s'écria-t-il que je revois paroître,
Vous de la France entiere auguſte deffenſeur,
Vous Maître de vous-même & Roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.

Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.

Il dit, le Roi s'aprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur ! ô Ciel, attendrit ſes adieux,
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore,
Entraîné par Sully, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part deſeſperé,
Il part, en ce moment d'Etrée évanoüie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs,
Il s'épouvente, il craint qu'une nuit éternelle,
N'enleve à ſon Empire une Nimphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux ;
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette Amante,
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux & les ferme ſoudain ;
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'Auteur.

Sully toujours ſévere & toujours infléxible,
Entrainoit cependant, ſon Maître trop ſenſible,
La Force & la Vertu leur montrant le chemin,
La Gloire les conduit les Lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte,
Va cacher dans Paphos ſa colere & ſa honte.

NEUVIE'ME CHANT.

LE Tems vole, & sa perte est toujours dangereuse,
En vain du grand BOURBON, la main victorieuse,
Fit dans les champs d'Ivri triompher sa vertu.
Négliger ses Lauriers, c'est n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la moleſſe,
Rendoient aux ennemis l'audace & l'allegreſſe ;
Déja dans leur azile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargez d'oprobres, ils parloient en vainqueurs.

Les Envoïez de Rome & ceux de l'Iberie.
Les Ligueurs obſtinez, les Prêtres en furie,
Pour réparer leur honte & cacher leur éfroi,
Dans ces murs deſolez veulent choiſir un Roi.
Ils penſoient, à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repouſſer HENRY, mieux tromper le vulgaire;
Ils croïoient, qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins,
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints ;
Qu'injuſtement élû, c'étoit beaucoup de l'être,
Et qu'enfin, quel qu'il ſoit, le François veut un Maître.

C'eſt un uſage antique, & ſacré parmi nous ;
Quand la mort ſur le Trône étend ſes rudes coups,

Universelle. BIBLIOTH... Orléans

Et que du sang des Rois si cher à la patrie ;
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix ;
Les Etats assemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, confirment sa puissance ;
Ainsi de nos ayeux les augustes Decrets,
Au rang de CHARLEMAGNE ont placé les CAPETS.

La Ligue audacieuse, inquiette, aveuglée,
Ose de ces Etats demander l'Assemblée ;
Par tout on entendoit cette fatale voix,
Que le peuple en tout tems est souverain des Rois.

Ces maximes alors, en malheurs si fecondes,
Jettoient dans les esprits des racines profondes ;
On voit de tous côtez s'assembler à grand bruit,
Ces Ligueurs obstinez qu'un fol orgueil conduit.
Le luxe toujours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats chimériques.

Là ne parurent point les Princes, les Seigneurs,
De nos antiques Pairs, augustes successeurs,
Qui près des Rois assis, nez Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus conservent l'aparence ;
Là de nos Parlemens, les sages Députez,
Ne deffendirent point nos foibles Libertez ;
Les Lis n'ornerent point ce Tribunal impie,
Sous un Dais étranger l'Ambition hardie ;
Au milieu des Lorains renversoit à ses pieds,
Des indignez François, les fronts humiliez ;
Dans ces lieux étonnez Rome & Madrid commandent,

Cent

Cent conseils opofez de tout côtez s'entendent,
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux,
L'un de la Cour de Rome esclave ambitieux,
Aux Etats Assemblez insolemment déclare,
Qu'il est tems que les Lis rampent sous la Thiare,
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
Monument odieux du pouvoir Monacal,
Que l'Espagne a reçû, que l'Univers abhorre,
Qui venge les Autels & qui les deshonore;
Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie;
L'autre plus emporté, mais moins lâche en son choix,
Plaçoit déja Maïenne au Trône de nos Rois.

Soudain d'Aubrai se leve & demande audience,
Chacun à son aspect garde un morne silence;
Parmi ce peuple lâche & du crime infecté,
D'Aubrai fut toujours juste & pourtant respecté;
Souvent on l'avoit vû par sa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Une noble colere éclate dans ses yeux.

Lorsque j'ai vû, dit-il, assemblez en ces lieux,
Les soutiens de l'Eglise, & nos Chefs les plus braves,
J'ai crû voir des François & non point des Esclaves.
Quoi? sous un joug honteux prompts à vous avilir,
Ne disputez-vous donc que l'honneur de servir?
Ah! si de sept cens ans les droits héréditaires,
N'ont pû placer BOURBON dans le rang de ses peres;
Si tant de fois vaincus & toujours moins soumis,
Nous comptons les CAPETS, parmi nos ennemis;
Si le joug de HENRY nous semble un joug trop rude,
Pourquoi, faut-il, si loing chercher la servitude,

Et rejetter nos Rois pour aller à genoux,
Attendre qu'un Tiran daigne régner sur nous ?

Pour vous qui destinez Maïenne au rang suprême,
Je conçois votre erreur & l'excuse moi-même ;
Maïenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir,
Et je le choisirois si je pouvois choisir ;
Mais nous avons des loix & ce Héros insigne,
S'il veut monter au Trône en est dès-lors indigne.

Comme il disoit ces mots Maïenne entre soudain,
Avec l'éclat pompeux qui suit un Souverain ;
D'Aubrai le voit entrer sans changer de visage,
Oüi ? Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous,
Vous parler en ces lieux, pour l'Etat & pour nous ;
Il ne nous convient pas de nous choisir un Maître :
La France a des BOURBONS & Dieu vous a fait naître,
Près du suprême rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.

Mais j'entends le murmure & la clameur publique,
J'entends les noms affreux de relaps, d'héretique,
Je vois d'un zéle faux des Prêtres emportez,
Qui le fer à la main ... malheureux arrêtez ;
Quelle loi, quel exemple, ou plûtôt quelle rage,
A l'Oint de votre Dieu dérobe votre hommage,
Le sang de saint Loüis parjure à ses sermens,
Vient-il de nos Autels briser les fondemens ?
Il vient les proteger, les cherir & s'instruire,
Il vient venger les loix dont vous bravez l'Empire ;
Il sçait dans toute Secte honorer les vertus,
Respecter votre culte, & même vos abus ;
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,

Le

Le soin que vous prenez de condamner les hommes,
Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner,
Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner,
Tout est libre avec lui, lui seul ne peut-il l'être?
Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître?
Infideles Pasteurs, indignes Citoïens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
Qui detestant des Dieux de métal & de plâtre,
Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
Souffroient tout sans se plaindre & sur les échafauts
Sanglans, percez de coups, benissoient leurs bourreaux;
Eux seuls étoient Chrétiens, je n'en connois point d'autres,
Ils mouroient pour leurs Rois, vous massacrez les votres;
Et Dieu que vous peignez implacable & jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osa répondre,
Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre,
Et repoussoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la verité.
Le dépit & la crainte agitoit leurs pensées,
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées;
Font par tout retentir avec un bruit confus....
C'en est fait, il aproche, & nous sommes perdus.

Les nuages épais que formoit la poussiere,
Du Soleil dans les champs déroboient la lumiere;
D'armes & de tambours un bruit plein de terreur,

De

De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur ;
Ainsi des flancs du Nord échapez sur la terre,
Precedez par les vents & suivis du tonnerre,
Un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers ;
C'étoit du grand HENRY la redoutable armée,
Qui lasse du repos & de sang affamée,
Venoit d'un sang rebelle inondant nos sillons,
Aux champs Parisiens planter ses pavillons ;
Ces Lions déchaînez, avides de carnages,
N'attendent que l'assaut, la prise, le pillage,
Le fer vengeur est prêt, les feux sont allumez,
Bientôt ces murs fameux détruits & consumez ;
Cachant sous leurs débris le crime & l'innocence,
Vont être un grand exemple au reste de la France.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
HENRY retint ses traits déja tournez sur eux ;
Il vouloit les sauver de leur propre furie,
Haï de ses Sujets, il aimoit sa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux seuls vouloient se perdre, il vouloit les gagner.
Heureux si sa bonté fléchissant son audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace ;
Seur de les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir ;
Il crut que sans combats, sans assauts, sans allarmes,
La disette & la faim plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans la molesse, aux luxe accoutumé,
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendroit à ses genoux implorer sa clemence ;
Mais il ne prévit pas en cette occasion,
Ce que pouvoient les Seize & la Religion.

Aux

Aux yeux d'un ennemi la clemence eſt foibleſſe ;
Les mutins qu'épargnoit cette main vengereſſe ;
A peine encor remis de leur juſte terreur,
Alloient inſolemment défier leur vainqueur ;
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive,
Mais, lors qu'enfin, les eaux de la Seine captive,
Ceſſerent d'aporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des heurlemens affreux,
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie ;
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des Treſors :
Ce n'étoit plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de Mirthe & de Roſe, ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi cent plaiſirs toujours trop peu goûtez,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,
Sous des lambris dorez qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe :
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurez, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſere au ſein de l'opulence,
Deteſter de leurs biens l'inutile abondance ;
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere,
Plus loin des malheureux couchez ſur la pouſſiere,
Se diſputoient encor à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens ;
Ces Spectres affamez outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture ;

Des-

Des morts épouventez les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparez par eux;
Que n'ose point tenter les extrêmes miseres?
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres;
Mais ces mets détestable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miseres publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels,
Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Alloient par tout du peuple animer la constance;
Aux uns à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs liberales mains ouvroient déja les Cieux
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophetique,
Le tonnerre allumé sur un Prince héretique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux;
Hélas! ces vains apas, ces promesses steriles,
Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles,
Par les Prêtres séduits, par les Seize effraïez,
Soumis, presque contens, ils mouroient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie;
Tigres que nos ayeux nourrissoient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim;
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des Rochers, & des monts Helvétiques,
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le païer:
De ces nouveaux Tirans les avides cohortes,
Assiégent les Maisons, en enfoncent les portes,

Aux

Aux Hôtes effraïez presentent mille morts,
Non, pour leur arracher d'inutiles tresors;
Non, pour aller ravir d'une main adultere,
Une fille éplorée à sa tremblante mere,
De la cruelle faim le besoin consumant,
Semble étouffer en eux tout autre sentiment:
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuse,
Il n'est point de tourment, de suplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, Grand Dieu! faut-il à la mémoire,
Conserver le recit de cette horrible histoire;
Une femme avoit vû par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains,
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit prêt à périr comme elle,
Furieuse, elle aproche avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras;
Son enfance, sa voix, sa misere & ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effraïé,
Plein d'amour, de regret, de rage & de pitié;
Trois fois le fer échape à sa main défaillante,
La rage, enfin, l'emporte & d'une voix tremblante,
Detestant son Himen & sa fecondité,
Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les Tirans ou la faim l'auront bien tôt ravie,
Eh? Pourquoi vivrois-tu, pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris;
Meurs avant de sentir mes maux & ta misere,
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mere,
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voïe un crime nouveau;

En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main desesperée,
Enfonce en fremissant le parricide acier,
Porte son corps sanglant auprès de son foïer;
Et d'un bras que poussoit sa faim impitoïable,
Prépare avidement ce repas effroïable.
Attirez par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas,
Leur transport est égal à la cruelle joïe,
Des Ours, & des Lions qui fondent sur leur proïe,
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O! surprise, ô! terreur,
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se presente,
Une femme égarée & de sang dégoutante;
Oüi, c'est mon propre fils, oüi monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains,
Que la mere & le fils vous servent de pâture,
Craignez-vous plusque moi d'outrager la nature;
Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous,
Tigres de tels festins sont préparez pour vous?
Ce discours insensé que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte à ce spectacle & d'horreur agitez,
Ces monstres confondus courent épouvantez;
Ils n'osent regarder cette Maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu celeste;
Et le peuple effraïé de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au Ciel & demandoit la mort.

Jusqu'aux Tentes du Roi, mille bruits en coururent,
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent,
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs,
O Dieu! S'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,

Des

Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe ;
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſçais, je tendois les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes,
Que la Ligue à ſon gré s'immole ces victimes ;
Que Pellevé, Mendozze, & Maïenne & Nemours, (A)
Des peuples ſans pitié laiſſent trancher les jours,
De mes ſujets ſéduits qu'ils comblent la miſere,
Ils en ſont les Tirans, j'en dois être le pere ;
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups devorans ;
Dût il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dûſſai-je en le ſauvant perdre mon Diadéme ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix,
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis,
Et ſi trop de pitié me coute mon Empire,
Que du moins ſur ma tombe, un jour on puiſſe lire ;
HENRY de ſes ſujets, ennemis génereux,
Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.

Il dit & dans l'inſtant, il veut que ſon Armée,
Aproche ſans éclat de la Ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoïens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits,
Au ſeul ſon de ſa voix ſes troupes obéïſſent,
Les murs en ce moment de peuples ſe rempliſſent,
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimez, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignoit jadis que des Roïaumes ſombres,
Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocite arrêtant les torrens,
Apelloient les enfers, & les manes errans ;
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême ;

Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même;
Tourmentez, déchirez par leurs fiers deffenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs;
Tous ces évenemens leur sembloient incroïables,
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautez du sort,
Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de HENRY la génereuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur aporter la vie;
Sont-ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce Tiran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'est la brillante image,
C'est un Roi bienfaisant, le modele des Rois,
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix;
Il triomphe, il pardonne, il cherit qui l'offense,
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance,
Trop dignes du trépas, dont il nous a sauvez,
Consacrons lui ces jours qu'il nous a conservez.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage,
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours.
Guinceſtre, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui consumoient la France;
Guinceſtre se presente à ce peuple abattu,
Combattant sans courage & Chrétien sans vertu.
A quel indigne apas vous laissez-vous séduire?
Ne connoissez vous plus les palmes du Martyre?
Soldats du Dieu vivant voulez-vous aujourd'hui,
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui.
Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
Chrétiens n'attendons pas qu'un Tiran nous pardonne

Dans

Dans ſa coupable Secte, il veut nous réünir,
De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir;
Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte héretique,
Ainſi parloit Guinceſtre & ſa voix fanatique;
Maîtreſſe du vil peuple & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de HENRY faiſoit taire la voix,
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.

Enfin les tems affreux alloient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avoit prédits;
Le ſaint Roi, qui du haut de la voute divine,
Veilloit ſur le Héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel aporta ſes douleurs.

Au milieu des clartez du feu pur & durable,
Dieu mit avant les Tems ſon Trône inébranlable,
Le Ciel eſt ſous ſes pieds, de mille aſtres divers,
Le cours toujours reglé l'anonce à l'Univers;
La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & ſéparez compoſent ſon Eſſence,
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs, enyvrez à jamais,
Penetrez de ſa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi Sa Majeſté ſuprême;
Par des coups effraïans, ſouvent ce Dieu jaloux,
A ſur les Nations étendu ſon courroux;
Mais toujours pour le juſte il eut des yeux propices;
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſitez,
Combat pour ſa deffenſe & marche à ſes côtez.

Le Pere des BOURBONS à ſes yeux ſe preſente,

Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante,
Pere de l'Univers si tes yeux quelquefois,
Honorent d'un regard les peuples & les Rois;
Vois le peuple François à son Prince rebelle,
S'il viole tes loix c'est pour t'être fidele,
Aveuglé par son zéle, il te désobéït,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre,
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,
Que pour l'abandonner aux pieges de l'Erreur;
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel homage?
Ah! si du grand HENRY ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître,
Donne à l'Eglise un Fils, donne à la France un Maître;
Des Ligueurs obstinez confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, & le Prince aux sujets,
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénetrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer;
A sa divine voix les Astres s'ébranlerent,
La terre en treffaillit, les Ligueurs en tremblerent,
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis son apui,
Sentit que le Très-haut s'interressoit pour lui;
Soudain la Verité si long-tems attenduë,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnuë.
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux,
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux,
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,

Cedent

Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'ébloüit jamais ;
HENRY, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoit, aime enfin sa lumiere immortelle,
Ces raïons desirez enflamment ses esprits,
Il avance avec elle aux remparts de Paris,
Il parle & les remparts tombent en sa presence,
Les Ligueurs éperdus implorent sa clemence ;
Les Prêtres sont muets, les Seize épouventez,
En vain cherchent pour fuïr des antres écartez,
Et le peuple à genoux dans ce jour salutaire,
Reconnoit son vrai Roi, son vainqueur & son pere.

FIN.

REMARQUES SUR LE PREMIER CHANT.

Maugiron, S. Maigrin, Joyeuse & d'Espernon. (A)

C'ETOIT eux qu'on apelloit les Mignons de HENRY III. S. LUC, LIVAROT, VILLEQUIER, DUGUAST & sur tout CAILUS, eurent part aussi à sa faveur & à ses débauches : il est certain qu'il eut pour ce dernier, une passion capable des plus grands excès. Dans sa premiere jeunesse on lui avoit déja reproché ses goûts, il avoit eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de GUISE qu'il fit depuis tüer à Blois.

Le Docteur Boucher dans son Livre, *de justa Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de HENRY III. pour le Cardinal de GUISE, n'avoit d'autre fondement que les refus qu'il en avoit essuïez dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le Livre de Boucher est rempli.

HENRY III. mêloit avec ces Mignons la Religion à la débauche, il faisoit avec eux des Retraites,

des

des Pellerinages, & se donnoit la discipline. Il institua la Confrerie de la Mort, soit pour la mort d'un de ses Mignons, soit pour celle de la Princesse de CONDE' sa Maitresse, les Capucins & les Minimes étoient les Directeurs des Confreres, parmi lesquels il admit quelques Bourgeois de Paris, ces Confreres étoient vêtus d'une Robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre Confrerie toute contraire, qui étoit celle des Penitens blancs, il n'admit que ses Courtisans. Il étoit très persuadé comme quelques Theologiens du tems, que ces momeries expioient les pechez d'habitude, on tient que les Statuës de ses Confreres, leurs habits, leurs regles étoient des emblêmes de ses amours, & que le Poëte Desportes Abbé de Tiron, un des plus fins Courtisans de ce tems-là, les avoit expliquez dans un Livre qu'il jetta depuis au feu.

HENRY III. vivoit d'ailleurs dans la molesse & dans l'affeterie d'une femme coquette; il couchoit avec des gants d'une peau particuliere pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avoit effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour, il mettoit sur son visage une pâte préparée & une espece de masque par dessus: c'est ainsi qu'en parle le Livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever & sur ses habillemens. Il avoit une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure: il étoit si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le Duc d'Espernon de sa presence, parce qu'il s'étoit presenté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron Baron d'Ampus, dont il est ici question, étoit l'un des Mignons pour qui HENRY III.

III. eut le plus de foibleſſe. C'étoit un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſperance, il avoit fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avoit eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſoit encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du Roi, on le comparoit à la Princeſſe d'EBOLI qui étant borgne comme lui étoit dans le même tems Maîtreſſe de PHILIPPE II. Roi d'Eſpagne, on dit que ce fut pour cette Princeſſe & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux Vers renouvelez depuis :

Lumine Acon dextro, capta eſt leonida ſiniſtro,
Et poterat forma vincere uterque Deos,
Parve puer lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus amor, ſic erit illa venus.

Maugiron fut tué le 27. d'Avril 1578. en ſervant CAILUS dans ſa querelle. . . . . .

. . . . . .

PAUL STUART de Cauſſade de ſaint Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de HENRY III. autant que Cailus & Maugiron, & mourut d'une maniere auſſi tragique, il fut aſſaſſiné le 21. Juillet de la même année dans la ruë ſaint Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même Hôtel de Boiſy où étoient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de 34. bleſſures qu'il avoit reçûs la veille. Le Duc de GUISE le balafré, fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que ſaint Maigrin s'étoit vanté d'avoir couché avec la Ducheſſe de Guiſe : les Mémoires du tems raportent que le Duc de MAÏENNE fut

fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton.

Le Duc de GUISE ne passoit pourtant point pour un homme trop sévere sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'aparence que le Duc de MAÏENNE qui n'avoit jamais fait aucune action de lâcheté, se fut avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa S. Maigrin, Cailus, & Maugiron, après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux, il ôta de sa main à Cailus des boucles d'oreilles qu'il lui avoit attachées lui-même; Monsieur de l'Etoile dit que ces trois Mignons moururent sans aucune Religion, Maugiron en blasphémant, Cailus en disant à tous momens: Ah! mon Roi, mon Roi, *sans dire un seul mot de Jesus Christ, ni de la Vierge.*

Ils furent enterrez à S. Paul, le Roi leur fit élever dans cette Eglise trois Tombeaux de marbre sur lesquels étoient leurs figures à genoux, leurs Tombeaux furent chargez d'Epitaphes en Prose & en Vers, en Latin & en François. On y comparoit Maugiron à Horatius-cocles, & à Annibal, parce qu'il étoit borgne comme eux. On ne raporte point ici ces Epitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquitez de Paris, imprimées sous le régne de HENRI III. Il n'y a rien de remarquable, ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur, c'est l'Epitaphe de Cailus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit,
Il ne put souffrir un outrage & souffrit constamment la mort.

On

On aborde bien-tôt les champs de l'Angleterre. (B)

Ceux qui n'aprouvent point cet episode peuvent dire qu'il ne paroit pas permis de mêler ainsi le mensonge, à la verité dans une histoire si récente, que les savans dans l'Histoire de France en doivent être choquez, & les ignorans peuvent en être induits en erreur, que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme Epique, il faut que le lecteur les reconnoisse aisément pour telles, que quand on personifie les passions, que l'on peint la Politique & la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant HENRY IV. &c personne ne peut être trompé à ces peintures; mais que lorsque l'on voit HENRY IV. passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voïage, qu'en un mot une telle épisode doit être moins regardée comme une imagination de Poëte, que comme un mensonge d'Historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent oposer à ces raisons, que non seulement il est permis à un Poëte d'alterer l'histoire dans les faits qui ne sont point principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire, qu'il n'y a jamais eû d'évenement dans le monde tellement disposé par le hazard qu'on en put faire un Poëme épique sans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le Poëme que dans la Tragédie où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens. Car si l'on étoit trop servilement attaché à l'histoire on tomberoit dans le défaut du Lucain qui fit une Gazette en Vers au lieu d'un Poëme épique. A la verité il seroit ridicule de transposer des évenemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry,

d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S. Barthelemi après les baricades. Mais l'on peut fort bien faire passer secretement HENRY IV. en Angleterre, sans que ce Voyage qu'on supose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des évenemens historiques, les mêmes lecteurs qui sont choquez qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieuës, ne seroient point étonnez qu'on le fit aller en Guienne qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée qui n'y alla jamais, s'il l'a rendu amoureux de Didon qui vivoit trois cens ans aprés lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble HENRY IV. & la Reine Elisabeth qui s'estimoient l'un l'autre & eurent toujours un grand desir de se voir. Virgile, dira-t'on, parloit d'un tems très-éloigné; il est vrai. Mais ses évenemens tous reculez qu'ils étoient dans l'antiquité étoient trés-connus. L'iliade & l'histoire de Cartage étoient aussi familieres aux Romains que nous le sont nos histoires les plus récentes: il est autant permis à un Poëte François de tromper le lecteur de quelques lieuës qu'à Virgile de tromper de trois cens ans. Enfin ce mélange de l'Histoire & de la Fable est une regle établie & suivie, non-seulement dans tous les Poëmes, mais dans tous les Romans. Ils sont remplis d'avantures qui à la verité ne sont pas raportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle, il suffit pour établir le Voyage de HENRY en Angleterre de trouver un tems où l'histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des Guises, HENRY a pu faire ce Voyage qui n'est que de quinze jours au plus & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cette Episode est d'autant plus vrai-semblable que la Reine Elisabeth envoïa effectivement six mois après à HENRY le Grand, quatre mille Anglois; de plus il faut remarquer

marquer qu'il n'y a que HENRY IV. le Héros du Poëme qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a gueres qu'Elisabet qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent entre HENRY IV. & la Reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'aprouvent.

De tous ses Favoris Sully seul l'accompagne. (C)

On a choisi le Duc de Sully parce qu'il étoit de la Religion Prétenduë Réformée, qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa Religion & à son Maître, & que depuis même il alla Ambassadeur en Angleterre. Il nâquit à Rôny en 1559. & mourut à Ville-Bon en 1641. ainsi il avoit vû HENRY II. & LOÜIS XIV. il fut grand Voïer & grand Maître de l'Artillerie, grand Maître des Ports de France, Surintendant des Finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'est le seul homme a qui on ait jamais donné le Bâton de Maréchal comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de Grand Maître de l'Artillerie que la Reine Regente lui ôta en 1634. il étoit très-brave homme de Guerre & encore meilleur Ministre, incapable de tromper le Roi & d'être trompé par les Financiers, il étoit inflexible pour les Courtisans dont l'avidité est insatiable, & qui trouvoient en lui une rigueur conforme à l'humeur œconome de HENRY IV. Ils l'apelloient le Negatif, & on disoit que le mot de oüi n'étoit jamais dans sa bouche, avec cette vertu sévere il ne plut jamais qu'à son Maître, & le moment de la mort de HENRY IV. fut celui de sa disgrace. Le Roi LOÜIS XIII. le fit revenir à la Cour

quelques années après pour lui demander ſes avis, il y vint quoiqu'avec répugnance ; les jeunes Courtiſans qui gouvernoient LOÜIS XIII. voulurent ſelon l'uſage donner des ridicules à ce vieux Miniſtre qui reparoiſſoit dans une jeune Cour avec des habits & des airs paſſez de mode il y avoit longtems. Le Duc de Sully qui s'en aperçût, dit au Roi, SIRE, quand le Roi votre pere de glorieuſe mémoire me faiſoit l'honneur de me conſulter, nous ne commencions à parler d'affaire qu'au préalable on n'eut fait paſſer dans l'antichambre les baladins & les boufons de la Cour.

Il compoſa dans ſa ſolitude, de Sully des Mémoires dans leſquels régne un air d'honnête-homme avec un ſtile naïf, mais diffus.

On y trouve quelques Vers de ſa façon, qui ne valent pas mieux que ſa Proſe, voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la Cour, ſous la Régence de Marie de MEDICIS.

Adieu Maiſons, Châteaux, armes, canons du Roi,
Adieu Conſeils, Treſors dépoſez à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court.
Adieu les amitiez, & les amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion, cependant il fut des premiers à conſeiller à HENRY IV. d'aller à la Meſſe.

Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter

ter le Calviniſme, il lui répondit, je me ferai Catholique quand vous aurez ſuprimé l'Evangile; car il eſt ſi contraire à l'Egliſe Romaine que je ne peux croire que l'un & l'autre aïent été inſpirez par le même Eſprit.

Le Pape lui écrivit un jour une Lettre remplie de loüange ſur la ſageſſe de ſon Miniſtere; le Pape finiſſoit ſa Lettre comme un bon Paſteur, par prier Dieu qu'il ramenât ſa Brebis égarée & conjuroit le Duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumieres pour entrer dans la bonne voïe, le Duc lui répondit ſur le même ton, il l'aſſûra qu'il prioit Dieu tous les jours pour la converſion de ſa Sainteté. Cette Lettre eſt dans ſes Mémoires.

REMARQUES SUR LE DEUXIE'ME CHANT.

Je ne décide point entre Genève & Rome, &c. (A)

QUelques Lecteurs peu attentifs pouront s'éfaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule & de leur faire conſidérer que les mêmes paroles qui ſeroient une impiété dans la bouche d'un Catholique, ſont très-bien ſéantes dans celle d'un Roi de Navarre, il étoit alors Calviniſte, beaucoup de nos Hiſtoriens mêmes, nous le peignent flottant entre les deux Religions, & certainement s'il ne jugeoit de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devoit ſe défier des deux cultes qui n'étoient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout le Poëme pour un homme de bien qui cherche de bonne foi à s'éclairer, par-là on ſatisfait à l'obligation de tout Ecrivain d'être moral & inſtructif.

Mon pere malheureux à la Cour enchaîné. (B)

Antoine de BOURBON Roi de Navarre, pere du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus foible & le moins décidé, il étoit Huguenot & ſa femme Catholique. Ils changerent tous

tous deux de Religion presque en même-tems.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre, mais Antoine chancela toujours dans sa Catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans qu'il aimoit, & servit Catherine de MEDICIS qu'il détestoit.

Il songea à la Régence après la mort de FRANÇOIS II. la Reine Mere l'envoïa chercher, je sai lui dit-elle, que vous prétendez au Gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la Régence si les Etats vous la déferent. Antoine de BOURBON donna l'écrit que la Reine lui demandoit & signa ainsi son deshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces Vers que j'ai lûs dans les manuscrits de Mr. le Premier Président de Mesme.

Marc Antoine qui pouvoit être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De son Païs, s'oublia tant
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Reine, *
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre, il se mit

* Cleopatre,

à leur tête, mais il les congédia bientôt en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse reçû dans l'épaule gauche, au siége de Roüen où il commandoit; sa mort arriva le 17. Novembre 1562. le trente-cinquiéme jour de sa blessûre. L'incertitude qu'il avoit eu pendant sa vie le troubla dans ces derniers momens, & quoiqu'il eût reçû ses Sacremens à l'usage de l'Eglise Romaine, on douta s'il ne mourut point Protestant, il avoit reçû le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissoit. Aussi lui fit-on cette Epitaphe.

Ami, François le Prince ici gissant,
Vécut sans gloire & mourut en pissant.

Il y en a une dans Mr. le Laboureur qui ressemble à celle-là & finit par le même hemistiche. Mr. Jurieu assûre que lorsque Loüis Prince de Condé étoit en prison à Orleans, le Roi de Navarre son frere alloit solliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevoit assis & couvert le Roi de Navarre qui lui parloit debout & nuë tête: je ne sai où Mr. Jurieu a pû déterrer ce fait.

Condé qui vit en moi le seul fils de son frere. (C)

Loüis de Condé frere d'Antoine Roi de Navarre le septiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nez pour le malheur & pour la gloire de

de leur Patrie. Il fut long-tems le Chef des Réformez, & mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avoit un bras en écharpe le jour de la Bataille : comme il marchoit aux ennemis le cheval du Comte de la Rochefoucaut son beau frere lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince sans daigner se plaindre s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnoient, aprenez leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'il ne servent dans une armée; un moment après il leur dit avec un bras en écharpe & une jambe cassée, le Prince de CONDE' ne craint point de donner la Bataille, puisque vous le suivez & chargea dans le moment.

Brantome dit qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence* dans cette Bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme, nommé Montesquiou qui ayant demandé qui c'étoit ; comme on lui dit que c'étoit Monsieur le Prince, tüez, tüez mordieu dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince étoit bossu & petit, & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes, on fit sur lui ce Vaudeville.

Ce petit homme tant joli ;
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa Mignone,
Dieu gard de mal le petit homme.

La Maréchalle de S. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres presens la terre de S. Valleri qui depuis est devenuë la sépulture des Princes de Condé.

Jamais

Jamais Géneral ne fût plus aimé de ses soldats, on en vit à Pontamoussón un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ses troupes & sur tout pour les Rêtres qui étoient venus à son secours & qui menaçoient de l'abandonner. Il osa proposer à son Armée qu'il ne païoit point, de païer elle-même l'Armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une Guerre de Religion & sous un Géneral telque lui, toute son Armée se cottisa jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné à Orleans à perdre la tête, mais on ignore si l'Arrêt fut signé : la France fut étonnée de voir un Pair Prince du Sang, qui ne pouvoit être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres Assemblées, obligé de répondre devant des Commissaires, mais ce qui parut plus étrange fût que ces Commissaires même fussent tirez du Corps du Parlement ; c'étoit Christophle de Thou depuis Premier Président & pere de l'Historien, Barthelemy Faye, Jacques Viole Conseiller, Bourdin Procureur Géneral & du Tillet Greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeoient à leurs Privileges, & s'ôtoient par là la liberté de reclamer leurs droits si jamais on leur eu voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion d'autres Juges que leurs Juges naturels.

Il ne faut pas obmettre un artifice de Cour, dont on se servit pour perdre ce Prince qui se nommoit LOÜIS, ses ennemis firent fraper une Médaille qui le representoit, il y avoit pour Légende LOÜIS XIII. *Roi de France*, on fit tomber cette Médaille entre les mains du Connétable de Montmorency qui la montra tout en colere au Roi, persuadé que le Prince de CONDE' l'avoit fait fraper.

Coligni

Coligni de Condé le digne successeur, &c. (D)

Quelques personnes m'ont reproché d'avoir fait mon Héros dans ce second Chant d'un Huguenot révolté contre son Roi & accusé par la voix publique de l'assassinat de François de GUISE ; cette critique loüable est fondée sur l'obéïssance au Souverain qui doit faire le principal caractere d'un Héros François : mais il faut considérer que c'est ici HENRY IV. qui parle, il avoit fait ses premieres campagnes sous l'Amiral qui lui avoit tenu lieu de pere. Il avoit été accoutumé à le respecter & ne devoit ni ne pouvoit le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, sur tout après la justification publique de Coligni qui ne pouvoit paroître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'étoit pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, son union avec la Maison de BOURBON, contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion, ils étoient tous deux Protestans, & les Huguenots dont HENRY IV. étoit le Chef, regardoient l'Amiral comme un Martyr.

Je ne suis point injuste & je ne prétens pas, (E)
A Médicis encore imputer son trépas.

Jeanne d'Albret attirée à Paris avec les autres Huguenots, mourut après cinq jours d'une fievre maligne : le tems de sa mort, les massacres qui la suivoient, la crainte que son courage auroit pû donner à la Cour, enfin sa maladie qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumez, chez

un

un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine & qui passoit pour un empoisonneur public, tout cela fit croire qu'elle étoit morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime & osa dire publiquement qu'il en préparoit autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutoient pas. Mezerai dans sa grande Histoire semble favoriser cette opinion, en disant que les Chirurgiens qui ouvrirent le corps de la Reine, ne toucherent point a la tête où l'on soupçonnoit que le poison avoit laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de HENRY IV. parce qu'il est juste de se défier de ces idées populaires, qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des causes naturelles. Le peuple sans rien aprofondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince ceux à qui la mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Cathetine de MEDICIS de la mort de ses propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves que ni ces Princes, ni Jeanne d'Albret dont il est question ici, soient morts empoisonnez.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mezerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avoit recommandé expressement qu'on visitât avec exactitude cette partie, aprés sa mort. Elle avoit été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de demangeaisons, & avoit ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses Enfans s'ils en étoient atteints. La cronique novennaire raporte formellement que Caillard son Médecin & des Nœuds son Chirurgien, disséquerent son cerveau qu'il trouverent très-sain, qu'il aperçurent seulement

lement de petites bubes d'eau logées entre le crane & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent être cause des maux de tête dont la Reine s'étoit plainte, ils attesterent d'ailleurs qu'elle étoit morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étoient Huguenots, & qu'apparemment ils auroient parlé de poison, s'ils y avoient trouvé quelque vrai-semblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnez par la Cour : mais des Nœuds Chirurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot passionné, écrivit depuis des Libelles contre la Cour, ce qu'il n'eut pas fait, s'il se fût vendu à elle ; & dans ces Libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus il n'est pas croïable qu'une femme aussi habile que Catherine de MEDICIS, eut chargé d'une pareille commission un miserable Parfumeur, qui avoit dit-on l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret étoit née en 1530. de HENRY d'Albret Roi de Navarre, & de Marguerite sœur de FRANÇOIS I. à l'âge de onze ans on la maria à Guillaume Duc de Cleves, elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III. & elle épousa Antoine de BOURBON. Ce second mariage contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue de dire publiquement dans leurs Sermons contre HENRY IV. qu'il étoit bâtard ; mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les GUISES & entr'autres ce François de GUISE qu'on dit avoir été si bon Chrétien, abuserent de la foiblesse d'Antoine de BOURBON, au point de lui persuader de répudier sa femme dont il avoit des enfans, pour épouser leur Niece & se donner entierement à eux.

Peu

Peu s'en falut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piege. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9. Juin 1572.

M. Baile dans ſes réponſes aux queſtions d'un Provincial, dit, qu'on avoit vû de ſon tems en Hollande, le fils d'un Miniſtre nommé Goion qui paſſoit pour petit-fils de cette Reine : on prétendoit qu'après la mort d'Antoine de Navarre elle s'étoit mariée en ſecret à un Gentilhomme nommé Goion, dont elle avoit eu ce Miniſtre.

On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort. (F)

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que l'on envoïa la tête de l'Amiral à Rome, comme l'aſſurent les Proteſtans. La populace traîna ſon corps par les ruës, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa Cour à Montfaucon joüir de ce ſpectacle horrible, quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentoit mauvais, il répondit, le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon, l'Empereur Vitellius avoit fait la même réponſe en paſſant dans la plaine ou Othon avoit été défait.

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que ſon corps traîné ſur une claye ſeroit pendu en Greve, ſes enfans déclarez Roturiers & incapables de poſſeder aucune Charge, ſa Maiſon de Châtillon ſur Loin raſée, les arbres coupez, &c. Et que tous les ans on feroit une Proceſſion le jour de la S. Barthelemy, pour remercier Dieu de la découverte

couverte de la conſpiration, à laquelle l'Amiral n'avoit pas ſongé.

Le Parlement avoit mis quelques années auparavant ſa tête à cinquante mille écus, il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſement le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin: le génie des François eſt de tourner en plaiſanterie les évenemens les plus affreux, on debita un petit Ecrit intitulé, *Paßio Domini noſtri Gaſpardi Coligni ſecundùm Bartholomæum.*

Mezeray Raporte dans ſa grande Hiſtoire un fait dont il eſt très-permis de douter, il dit que quelques années auparavant le Gardien du Convent des Cordeliers de Xaintes nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourroit aſſaſſiné, qu'il ſeroit jetté par les fenêtres & enſuite pendu lui-même.

Nota, qu'on porta à Catherine de MEDICIS avec la tête de l'Amiral, une caſſette où étoient les manuſcrits de l'Amiral & ſur tout l'Hiſtoire de ſon tems Ecrite de ſa main. De nos jours un Partiſan aïant acheté une terre qui avoit apartenu aux Colignis, y trouva dans le parc à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jetter au feu comme n'étant d'aucun raport.

De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture. (G)

Le jeune Caumont dont il eſt ici queſtion, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation & qui vécut juſqu'à l'âge de 95. ans. Mezerai dans ſa grande hiſtoire dit, que ſon

pere, son frere & lui couchoient dans un même lit, que son pere & son frere y furent massacrez & qu'il échapa par miracle, &c. C'est sur la foi de cet Historien que j'ai mis en Vers cette avanture.

Les circonstances dont Mezerai apuïe son recit, ne me permettoient pas de douter de la verité du fait, tel qu'il le raporte : mais depuis Monsieur le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires Manuscrits de ce même Maréchal de la Force écrit de sa propre main ; le Maréchal y conte son avanture tout d'un autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux Historiens.

Voici les particularitez curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la S. Barthelemy.

Deux jours avant la S. Barthelemy, le Roi avoit ordonné au Parlement de relacher un officier qui étoit prisonnier à la Conciergerie, le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avoit envoïé quelques-uns de ses Gardes enfoncer les portes de la prison & tirer de force le prisonnier, le lendemain le Parlement vient faire ses remontrances au Roi, tous ces Messieurs avoient mis leurs bras en écharpe pour faire voir à CHARLES IX. qu'il avoit estropié sa Justice, tout cela avoit fait beaucoup de bruit, & au commencement du massacre on persuada d'abord aux Huguenots que le tumulte qu'ils entendoient venoit d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du Parlement.

Cependant un maquignon qui avoit vû le Duc de GUISE entrer avec des satellites chez l'Amiral & qui se gliſſant dans la foule avoit été témoin de l'assassinat de ce Seigneur, courut aussitôt en donner avis au Sieur

Sieur de *Caumont la Force* à qui il avoit vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeoient au Fauxbourg S. Germain aussi bien que plusieurs Calvinistes, il n'y avoit point encore de pont qui joignit ce Fauxbourg à la Ville. On s'étoit saisi de tous les Bateaux par ordre de la Cour, pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage passe à l'autre bord & avertir Mr. de la Force de son danger. La Force étoit déja sorti de sa Maison, il avoit encore le tems de se sauver, mais voïant que ses enfans ne venoient pas il retourna les chercher, à peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent, un nommé Martin à leur tête, entre dans sa Chambre, le desarme lui & ses deux enfans & lui dit avec des sermens affreux qu'il faut mourir, la Force lui proposa une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte, la Force lui jure de la païer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins après avoir tout pillé dans la Maison, font mettre à la Force & à ses enfans leurs mouchoirs en croix sur leur chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule, c'étoit la marque des meurtriers, en cet état ils leur font passer la Riviere & les amenent dans la Ville, le Maréchal de la Force assure qu'il vit la Riviere couverte de morts, son pere, son frere & lui aborderent devant le Louvre, là ils virent égorger plusieurs de leurs amis & entr'autres le brave de Piles pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, ruë des petits Champs, fit jurer à la Force que lui ni ses enfans ne sortiroient point de-là avant d'avoir païé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, & alla chercher quelqu'autres Calvinistes à

massacrer dans la Ville.

L'un des deux Suisses touché de compassion offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avoit donné sa parole & qu'il aimoit mieux mourir que d'y manquer, une tante qu'il avoit lui avoit trouvé les deux mille écus & on alloit les délivrer au Capitaine Martin, lorsque le Comte de Coconas (celui-là même qui eut depuis le col coupé) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandoit à lui parler, aussi-tôt il fit descendre le pere & les enfans nuë tête & sans manteau; la Force vit bien qu'on le menoit à la mort, il suivit Coconas en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'apeloit Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seroient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont menez avec leur pere au bout de la ruë des petits Champs, on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné qui s'écrie, *ha! mon pere, ha! mon Dieu je suis mort*, dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui par un miracle étonnant n'avoit reçû aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi *je suis mort*, il se laissa tomber entre son pere & son frere, dont il reçût les derniers soupirs, les meurtriers les croïant tous morts s'en allerent en disant, *les voilà bien tous trois*; quelques malheureux vinrent ensuite dépoüiller les corps, il restoit un bas de toile au jeune de la Force, un pauvre marqueur du jeu de Paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile, en le tirant il s'amusa à considerer le corps de ce jeune enfant, *hélas!* dit-il, *c'est bien dommage, celui ci n'est qu'un enfant, que pou-*

voit

voit-il avoir fait ? Ces paroles de compassion obligerent le petit à lever doucement la tête & à lui dire tout bas je ne suis pas encore mort, ce pauvre homme lui répondit, *ne bougez mon enfant, ayez patience*, sur le soir il le vint chercher, il lui dit, *levez-vous ils n'y sont plus* & lui mit sur les épaules un méchant manteau: comme il le conduisoit, quelqu'un des boureaux lui demanda *qui est ce jeune garçon, c'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enyvré, vous voyez comme il s'est accommodé je m'en vais bien lui donner le fouet*, enfin le pauvre marqueur le mena chez lui & lui demanda 30. écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux, jusqu'à l'Arsenal chez le Maréchal de Biron son parent, Grand Maître de l'Artillerie, on le cacha quelque-tems dans la chambre des filles, enfin sur le bruit que la Cour le faisoit chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page, sous le nom de Beaupuit.

Le Roi lui même au milieu des boureaux. (H)

CHARLES IX. avoit eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les Huguenots qu'il voïoit fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé que dans son enfance il avoit vû un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avoit été fort jeune dans les Gardes de CHARLES IX. il interroga ce vieillard sur la S. Barthelemy, & lui demanda s'il étoit vrai que ce Roi eût tiré sur les Huguenots. C'étoit moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeois son arquebuse.

HENRY IV. dit publiquement plus d'une fois qu'après la S. Barthelemy, une nuée de corbeaux étoit

venuë ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits le Roi, lui, & toute la Cour, entendirent des gémiſſemens & des cris épouventables à la même heure. Il racontoit un prodige encore plus étrange. Il diſoit que quelques jours avant les maſſacres, joüant aux dez avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guiſe, il vit des goutes de ſang ſur la Table, que par deux fois il les fit eſſuïer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

REMARQUES
SUR LE
TROISIE'ME CHANT.

Le ſujet orgueilleux crut ramener ces tems, (A)
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans.

LE Cardinal de Guiſe avoit dit plus d'une fois qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ſes jambes pour lui faire une couronne de Moine : Madame de Montpenſier ſœur des Guiſes, vouloit qu'on ſe ſervit de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connoit la deviſe de HENRY III. ces trois Couronnes, avec ces mots *manet ultima cœlo*, on connoit auſſi ces deux Vers Latins.

Qui dedit ante duas, unam abſtulit, altera nutat,
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que j'ai vûe dans les Manuſcrits de Monſieur le Premier Préſident de Meſme.

VALOIS, *qui les Dames n'aime,*
Deux Couronnes poſſeda,
Bien-tôt ſa prudence extrême
Des deux, l'une lui ôta :

L'autre

L'autre va tomber de même,

Grace à ses heureux travaux,

Une paire de ciseaux,

Doit lui donner la troisiéme.

VALOIS *le fit lui même égorger à sa vuë.* (B)

Le Duc de Guise fut tué un Vendredi vingt-troisiéme Décembre de l'an 1588. à huit heures du matin. Les Historiens disent qu'il lui prit une foiblesse dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avoit passé la nuit avec une femme de la Cour (c'étoit Madame de Noirmontier selon la tradition) tous ceux qui ont écrit la Relation de cette mort, disent que ce Prince dès qu'il fut entré dans la Chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut: d'Aubigné raporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre, *d'Espinac* Archevêque de Lion, son confident, celui-ci qui en même tems se douta de quelque chose, lui dit en presence de Larchant Capitaine des Gardes; à propos d'un habit neuf que le Duc portoit. *Cet habit est bien leger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fouré*: ces paroles prononcées avec un air de crainte confirmerent celle du Duc, il entra cependant par une petite allée dans la Chambre du Roi, qui conduisoit à un cabinet dont le Roi avoit fait condamner la porte, le Duc ignorant que la porte fut murée, leve pour entrer la tapisserie qui la couvroit; dans le moment plusieurs de ses Gascons qu'on nommoit les Quarante cinq le percerent avec des poignards que le Roi leur avoit distribuez lui-même, les meurtriers se nommoient la Bastide, Montsery, S Malin, S. Godan, S. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

Monsery

Montsery, ou Monsivry, ce fut celui qui donna le premier coup, il fut suivi de Lognac, de la Bastide & de S. Malin qui se jetterent sur le Duc.

On montre encore dans le Château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'apuïa en tombant & qui fut la premiere teinte de son sang. Ceux de Lorraine qui passent par Blois vont baiser cette pierre, la racler avec un couteau & en emportent précieusement la poussiere.

On ne parle point dans le Poëme de la mort du Cardinal de Guise qui fut aussi tué à Blois, il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'Histoire ne convient point à l'unité du Poëme, parce que l'intérêt diminuë à mesure qu'il se partage.

C'est par cette raison que l'on n'a point parlé du Prince de CONDE' dans la Bataille de Coutras, afin de n'arrêter les yeux du Lecteur que sur HENRY IV.

Cette Grandeur sans bornes à ses desirs si chere, (C)
Le console aisément de la perte d'un frere.

On lit dans la grande Histoire de Mezerai, que le Duc de Maïenne fut soupçonné d'avoir écrit une Lettre au Roi où il l'avertissoit de se défier de son frere : ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractere qu'on donne ici au Duc de Maïenne, caractere si naturel à un ambitieux & sur tout à un Chef de Parti.

Remar-

REMARQUES SUR LE QUATRIE'ME CHANT.

Alors au Vatican régnoit la politique. (A)

ON a mis exprès ce mot *alors*, afin de fermer la bouche aux mal intentionnez qui pouroient dire qu'on a manqué de respect à la Cour de Rome.

Cette fiction de la Politique qui se joint à la Discorde & qui emprunte les habits de la Religion, ne signifie autre chose que les intrigues des Espagnols & des Ligueurs auprès du Pape, il n'y a presque personne en Europe qui ne sache que leurs artifices engagerent la Cour de Rome à se déclarer contre la France. Le Pape peut être considéré comme le Chef de l'Eglise, alors on ne peut avoir qu'un respect sans bornes pour la sainteté de son caractere, & une soumission profonde pour ses décisions ; mais comme Prince Temporel, il a des intérêts temporels à ménager, c'est un Prince qui a besoin de politique pour faire la guerre & la paix. Ainsi SIXTE V. donna de l'argent à la Ligue, & GREGOIRE XIV. lui donna aussi de l'argent & des troupes.

Elle apelle à grands cris tous ces spectres austeres, (B)
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.

Dès

Dès que HENRY III. parut devant Paris, la plûpart des Moines endoſſerent la cuiraſſe & firent la Garde avec les autres Bourgeois : cependant cet endroit du Poëme déſigne plus particulierement la fameuſe Proceſſion de la Ligue, où douze cens Moines marcherent armez dans Paris, aïant Guillaume Roſe Evêque de Senlis à leur tête Cette Proceſſion extravagante, que l'on apella à Paris la drolerie, ſe fit en 1590. Ce fut à cette belle céremonie, qu'un Moine qui avoit malheureuſement un mouſquet chargé à balles, tua un Aumonier du Cardinal Caïetan, dans le Carroſſe de ce Légat qui s'étoit arrêté au bout du pont Nôtre-Dame pour voir paſſer cette maſcarade. L'Auteur du Catolicon a tranſporté cette Proceſſion en 1593. aux Etats de la Ligue & par la même liberté on la place dans ce Poëme ſous HENRY III. en 1589. ſelon la regle, qui veut qu'un Poëte épique dans l'arrangement des évenemens, ait plus d'égard à l'ordonnance de ſon deſſein qu'à l'exacte verité de l'Hiſtoire.

Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul, (C)

Amelot, Blancmenil & vous jeune Longueüil.

Le de Thou dont il eſt parlé ici, eſt Auguſtin de Thou II. du nom, oncle de l'Hiſtorien, il eut la Charge de Préſident du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être que Edoüard Molé, Conſeiller au Parlement, mort en 1634. le Scaron dont il eſt ici parlé, étoit grand pere du fameux Scaron ſi connu par ſes Poëſies, Bailleul étoit oncle du Sur-Intendant des Finances. On ne connoit d'Amelot, ſinon qu'il étoit Conſeiller en cette année, & de la maiſon

maison de Robe qui porte son nom.

Blancmenil Président à Mortier. C'étoit Nicolas Poitier de Novion, il se nommoit *Blancmenil* à cause de la terre de ce nom qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon, par le mariage de sa petite fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la verité conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement. Car il n'étoit pas venu ce jour-là à la grande Chambre ; mais il fut depuis empriſonné au Louvre dans le tems de la mort de Briſſon ; on voulut lui faire le même traitement qu'à ce Préſident. On l'accuſoit d'avoir une correſpondance ſecrette avec HENRY IV. les Seize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les aparences de la juſtice & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées que l'on regardoit comme des aſſaſſinats.

Enfin comme Blancmenil alloit être condamné à être pendu, le Duc de Maïenne revint à Paris. Ce Prince avoit eu toûjours pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvoit refuſer à ſa vertu ; il alla lui-même le tirer de priſon, le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit, Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie, mais j'oſe vous demander un plus grand bien-fait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès de HENRY IV. mon légitime Roi, je vous reconnoitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur ; mais je ne puis vous ſervir comme mon Maître, le Duc de Maïenne touché de ce diſcours le releva, l'embraſſa, & le renvoya à HENRY IV. le recit de cette avanture avec l'interrogatoire de

Blanc-

Blancmenil, ſont encore dans les papiers de M. le Préſident de Novion d'aujourd'hui.

Buſſi le Clerc avoit été d'abord tireur d'armes & enſuite Procureur quand le hazard & le malheur des tems l'eut mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſi* comme s'il eut été auſſi redoutable que le fameux *Buſſi d'Amboiſe*, il ſe faiſoit auſſi nommer Buſſi Grande Puiſſance : on l'apella le Grand Penitentier du Parlement, parce qu'il faiſoit jeûner à la Baſtille les Magiſtrats qu'il y avoit enfermez.

REMARQUES SUR LE CINQUIE'ME CHANT.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie. (A)

DOminique né à Cahorra en Arragon fonda les Dominicains en 1215.

Clement dans sa retraite avoit dès son jeune âge, (B)
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

Jacques Clement étoit natif de Sorbonne Village auprès de Sens, il étoit âgé de 24. ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de la Prêtrise lorsqu'il commit son parricide.

La fiction qui regne dans ce cinquiéme Chant, & qui peut-être pourra paroître trop hardie à quelques Lecteurs n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs & le fanatisme des Moines de ce tems fit passer pour certain dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du Poëte.

On imprima & on débita publiquement une Relation du martyre de frere Jacques Clement, dans laquelle on assuroit qu'un Ange lui avoit aparu & lui avoit ordonné de tüer le Tiran en lui montrant une

une épée nuë, il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le Public, que quelques confreres de Jacques Clement abuſant de la foibleſſe de ce miſerable, lui avoient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avoient aiſément troublé ſa tête échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoiqu'il en ſoit Clement ſe prépara au parricide comme un bon chrétien au Martyre par les mortifications & par la priere, on ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne-foi dans ſon crime, c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repreſenter, plûtôt comme un eſprit foible ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcelerat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clement ſortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à S. Clou par la Guêle Procureur Général. Celui-ci qui ſoupçonnoit un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il étoit retiré. On le trouva dans un profond ſommeil, ſon Breviaire étoit auprès de lui ouvert & tout gras, au Chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin dans le Poëme de preſenter l'exemple de Judith à Jacques Clement, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervoient de l'Ecriture Sainte pour prêcher le parricide.

A ces mots l'impitoïable mort, (C)

Lui coupe la parole & termine ſon ſort,

HENRY III. mourut le Jeudi troiſiéme jour d'Aouſt à deux heures du matin, preſque tous les Hiſtoriens ont écrit qu'il mourut dans la maiſon de Jerôme de Gondy dans la même chambre où il

avoit pris avec ſon frere la réſolueion de maſſacrer les Huguenots à la S. Barthelemy ; cela eſt très-faux, car la malheureuſe journée de S. Barthelemy arriva en 1572. alors la maiſon apartenoit à un Bourgeois nommé Chapelier, Catherine de MEDICIS l'acheta en 1577. & la donna à la femme de Jerôme de Gondy qui la fit rebatir : par conſéquent il eſt impoſſible que HENRY III. ſoit mort dans la chambre oú il avoit tenu le Conſeil de la S. Barthelemy.

REMARQUES
SUR
LE SIXIE'ME CHANT.

LE Lecteur judicieux voit bien qu'on a été dans l'obligation indispensable de mettre dans un songe toute la fiction de ce sixiéme Chant, qui sans cela eut paru trop insoutenable dans nôtre Religion. On a donc supposé (& la Religion Chrétienne le permet) que Dieu qui nous donne toutes nos idées & le jour & la nuit, fait voir en songe à HENRY IV. les évenemens qu'il prépare à la France & lui montre les secrets de sa providence sous des emblêmes allegoriques, ce qu'on expliquera plus au long dans le cours des Remarques.

Là sur un Trône d'or CHARLEMAGNE *&* CLOVIS. (A)

Il ne s'agit pas d'examiner dans un Poëme si CLOVIS & CHARLEMAGNE, FRANÇOIS I. CHARLES V. &c. sont des saints. Il suffit qu'ils ont été de Grands Rois & que dans nôtre Religion on doit les supposer heureux, puisqu'ils sont morts en Chrétiens.

Là brille au milieux d'eux cette illustre Amazone, (B)

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur cette

célebre fille, c'eſt Monſtrelet Auteur contemporain qui parle.

En l'an 1428. vint devers le Roi CHARLES de France à Chinon où il ſe tenoit une pucelle, jeune fille âgée de vingt-ans nommée Jeanne, laquelle étoit vêtuë & habillée en guiſe d'homme & étoit née des parties entre Bourgogne & Lorraine, d'une ville nommée Droimi, à preſent Dontremi, aſſez près de Vaucouleur, laquelle pucelle Jeanne fut grand eſpace de tems Chambriere en une Hôtellerie & étoit hardie de chevaucher chevaux, les mener boire & faire telles autres apertiſes & habiletez que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut miſe à voye & envoyée devers le Roi, par un Chevalier nommé Meſſire Robert de Baudrencourt Capitaine, de par le Roi de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour r'animer le courage des François qui avoient beſoin d'un miracle; il ſuffit qu'on l'ait crûë envoyée de Dieu, pour qu'un Poëte ſoit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mezeray dit tout bonnement que *S. Michel le Prince de la milice celeſte*, aparut à cette fille, &c. Quoiqu'il en ſoit, ſi les François ont été trop crédules, ſur la pucelle d'Orleans, les Anglois ont été trop cruels en la faiſant brûler, car ils n'avoient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites.

REMARQUES SUR LE SEPTIE'ME CHANT.

Sancy brave Guerrier, Miniſtre, Magiſtrat, &c. (A)

NIcolas de Harlai de Sancy fut ſucceſſivement Conſeiller du Parlement, Maître des Requêtes, Ambaſſadeur en Angleterre, & en Allemagne, Colonel Géneral des Suiſſes, premier Maître d'Hôtel du Roi, Sur-Intendant des Finances, & réünit ainſi en ſa perſonne, le Miniſtere, la Magiſtrature & le Commandement des armes, il étoit fils de Robert de Harlai, Conſeiller au Parlement, & de Jacqueline de Morvilliers, il nâquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes, il ſe trouva dans le Conſeil de HENRY III. lorſqu'on délibéroit ſur les moyens de ſoutenir la Guerre contre la Ligue, il propoſa de lever une Armée de Suiſſes. Le Conſeil qui ſavoit que le Roi n'avoit pas un ſol, ſe mocqua de lui, *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui ont reçû du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veüille le ſecourir, je vous déclare que ce ſera moi qui leverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la Commiſſion & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe : jamais négociation ne fut ſi ſinguliere ; d'abord il perſuada aux Genevois & aux Suiſſes de faire la Guerre au Duc de Savoye conjointement

jointement avec la France, il leur promit de la Cavalerie qu'il ne leur donna point, il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie & les engagea de plus à donner cent mille écus, quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques Places au Duc de Savoye, ensuite il sçût tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la premiere fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation dépensa une partie de ses biens, il mit en gage ses pierreries & entr'autres ce fameux Diamant nommé le Sancy, qui est à present à la Couronne.

Ce Diamant qui passoit pour le plus beau de l'Europe, avoit d'abord apartenu au malheureux Roi de Portugal, Dom Antoine chassé de son païs par PHILIPPES II. Dom Antoine s'étoit réfugié en France, n'aïant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries & un petit coffre dans lequel il y avoit quelques Diamans; celui dont il est question est un Diamant assez large qu'il mettoit à son chapeau & qu'il aimoit beaucoup, ce fut celui dont il se défit le dernier, il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet, le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le Diamant demeura à Sancy qui fut honteux d'avoir pour une somme si modique une piece d'un si grand prix. Il envoïa vingt mille écus au Roi Dom Antoine & eut pû même en donner davantage.

Sancy étant Sur-Intendant des Finances sous HENRY IV. fut disgracié au raport de M. de Thou, parce qu'il avoit dit à la Duchesse de Beaufort que ses

ſes enfans ne ſeroient jamais que des fils de P. Il y a plus d'aparence que le Roi lui ôta les Finances, parce qu'il s'accommodoit beauboup mieux de Roſni. Sancy même ne fut point diſgracié, puiſque le Roi en 1604. le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'étoit fait Catholique quelque-tems après HENRI IV. diſant qu'il faloit être de la Religion de ſon Prince. C'eſt ſur cela que d'Aubigné qui ne l'aimoit pas compoſa l'ingénieuſe & mordante Satire intitulée la Confeſſion de Sancy.

Que vois-je au moment même une main inconnuë, (B)
Frappe le Grand HENRY *d'une atteinte imprévûë.*

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que HENRY IV. fut bleſſé, il eut la bonté depuis de mettre le ſoldat qui l'avoit bleſſé dans ſes Gardes.

Le Lecteur s'aperçoit bien ſans doute que l'on n'a pas pû parler de tous les combats de HENRY le Grand, dans un Poëme où il faut obſerver l'unité d'action. Ce Prince fut bleſſé à Aumale, il ſauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine Françoiſe; ce ſont là des évenemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte, mais il ne peut les placer dans les tems où ils ſont arrivez, il faut qu'il raſſemble autant qu'il peut ces actions ſéparées? qu'il les mette dans la même époque; en un mot qu'il compoſe un tout de diverſes parties, ſans cela il eſt abſolument impoſſible de faire un Poëme Epique fondé ſur une Hiſtoire.

HENRY IV. ne fut donc point bleſſé à Ivry, mais

mais il y courut un grand risque de sa vie, il fut même envelopé de trois cornettes Vvalonnes & y auroit péri s'il n'eut été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimoüille, les siens le crurent mort quelque-tems, & jetterent de grands cris de joïe quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du Roi à Aumale, Dupleſſis-Mornai lui écrivit, SIRE, *vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le Cezar, c'est à nous à mourir pour V. M. & vous est gloire à vous*, SIRE, *de vivre pour nous, & j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Il n'y a point de Remarques sur le huitiéme CHANT.

REMARQUES SUR LE NEUVIE'ME CHANT.

IL y aura sans doute des Lecteurs qui seront étonnez de la supreſſion de plusieurs évenemens considérables dans le neuviéme Chant, & de quelques dérangemens de cronologie qu'ils y trouveront, cette matiere mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux, 1. les Etats

Etats de Paris, 2. le siége de cette Ville & 3. la conversion de HENRY IV. qui attira la reduction de Paris.

Selon la verité de l'Histoire, HENRY le Grand assiéga Paris quelque-tems après la Bataille d'Ivry en 1590. au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui fit lever le siége au mois de Septembre, la Ligue longtems après en 1593. Assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de BOURBON qu'elle avoit reconnu sous le nom de CHARLES X. & qui étoit mort depuis deux ans & demi, enfin sur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet, le Roi fit son Abjuration dans S. Denis & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces évenemens on a suprimé l'arrivée du Duc de Parme & le prétendu régne de Charles Cardinal de BOURBON, il est aisé de s'apercevoir que faire paroître le Duc de Parme sur la scene, eût été avilir HENRY IV. le Héros du Poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage, ce qui seroit une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de BOURBON, ce n'étoit pas la peine de blesser l'unité si essentielle dans tout ouvrage Epique en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal, il seroit aussi inutile dans le Poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot on passe sous silence le Duc de Parme parce qu'il étoit trop grand, & le Cardinal de BOURBON parce qu'il étoit trop petit; on a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'auroit pas eu les mêmes occasions de faire paroître la verité du Héros, on n'auroit pas pû lui faire donner des vivres aux Assiégez, & le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les Etats de Paris ne sont point du nombre

des

des évenemens qu'on ne peut déranger de leur point cronologique, la Poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ſont point écartez les uns des autres d'un grand nombre d'années & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrois ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire HENRY IV. Amoureux de Gabrielle d'Etrées du vivant de HENRY III. parce que la vie & la mort de HENRY III. n'ont rien de commun avec l'amour de HENRY IV. pour Gabrielle d'Etrées.

Les Etats de la Ligue ſont dans le même cas par raport au ſiége de Paris, ce ſont deux évenemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet, on n'y fit nulle réſolution, ils ne contribuerent en rien aux affaires du parti, le hazard auroit pû les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placez avant le ſiége dans le Poëme; de plus il faut conſidérer qu'un Poëme Epique n'eſt pas une Hiſtoire, on ne ſauroit trop preſenter cette regle aux Lecteurs qui n'en ſeroient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'eſprit phlegmatique;
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique;
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans;
Maigres Hiſtoriens ſuivront l'ordre des tems;
Il n'oſent un moment perdre un ſujet de vûë,
Pour prendre Arle il faut que l'Iſle ſoit renduë;
Et que leurs Vers exacts ainſi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, &c.

FIN.

POËSIES DIVERSES DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

L'ODE suivante fut présentée à l'Academie Françoise en 1714. *au sujet du Vœu de* Loüis XIII. *que* Loüis XIV. *venoit d'accomplir, en faisant construire l'Autel de Nôtre-Dame de Paris. La piéce de M. de* VOLTAIRE *ne remporta point le prix, l'Academie la mit au dessous de celle de l'Abbé du* JARRI, *que le public trouva très-mauvaise quand elle parut & qui commence par ces trois Vers,*

Enfin le jour paroit, où le Saint Tabernacle
D'Ornemens enrichi nous offre un *beau* spectacle,
La Mort ravit un Roi plein d'un projet si *beau.*

O *L'Aca-*

L'Academie ne s'aperçût point de tous les défauts de cette Piéce qui est très-platte & où l'on trouve des Poles glacez *& des* Poles brûlans *& jugea à propos de la couronner.*

Voyez le Récüeil de l'Academie 1714. *chez Coignard ; faut-il s'étonner, que ceux qui ont du talent pour les Vers, ne veüillent plus composer pour les prix de l'Academie ?*

ODE.

DU Roi des Rois la voix puissante,
S'est fait entendre dans ces lieux :
L'or brille, la toile est vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prestresses de ce Sanctuaire,
La Paix, la Pieté sincere,
La Foy souveraine des Rois,
Du Très-haut fille immortelles,
Rassemblent en foule autour d'elles
Les Arts animez par leurs voix.

O Vierges compagnes des Justes ;
Je vois deux Héros * prosternez
Dépoüiller leurs bandeaux augustes
Par vos mains tant de fois ornez ;
Mais quelle puissance celeste
Imprime sur leur front modeste

* *Les Statues de* Loüis XIII. *& de* Loüis XIV. *sont aux deux côtez de l'Autel.*

Cette

Cette ſuprême Majeſté ?
Terrible & ſacré caractere,
Dans qui l'œil étonné révére
Les traits de la Divinité.

L'un voüa ces pompeux portiques ;
Son fils vient de les élever.
O que de projets heroïques
Seul il eſt digne d'achever !
C'eſt lui c'eſt ce Sage intrepide
Qui triompha du ſort pérfide
Contre ſa vertu conjuré,
Et de la Diſcorde étouffée
Vient dreſſer un nouveau trophée
Sur l'Autel qu'il a conſacré. *

Tel autrefois la Cité ſainte,
Vit le plus ſage des mortels,
Du Dieu qu'enferma ſon enceinte
Dreſſer les ſuperbes Autels.
Sa main redoutable & chérie
Loin de ſa paiſible patrie
Ecartoit les troubles affreux,
Et ſon autorité tranquille
Sur un peuple à lui ſeul docile,
Faiſoit luire des jours heureux.

O toi cher à notre mémoire ;
Puiſque LOÜIS te doit le jour,
Deſcend du pur ſein de la gloire,
Des bons Rois immortel ſéjour ;

* *La Paix de l'Empereur faite dans le tems que le Chœur a été achevé.*

Revien ſur ces rives illuſtres,
Où t'on fils depuis tant de luſtres
Porte t'on Sceptre dans ſes mains :
Reconnois-le aux vertus ſuprêmes,
Qui ceignent de cent diadêmes
Son front reſpectable aux humains.

Vien, l'Héreſie inſinuante,
Le Duël armé par l'Affront,
La Révolte pâle & ſanglante
Ici ne levent plus leur front.
Tu vis leur cohorte effrenée,
De leur haleine empoiſonnée,
Souffler leur rage ſur tes Lis.
Leurs dents, leurs fléches ſont briſées,
& ſur leurs têtes écraſées
Marche ton invincible fils.

Vien ſous cette voûte nouvelle,
De l'Art ouvrage précieux ;
Là brûle allumé par ſon zéle
L'Encens que tu promis aux Cieux.
Offre au Dieu que ſon cœur révére
Ses vœux ardents, ſa Foi ſincére,
Humble tribut de pieté.
Voilà les dons que tu demandes,
Grand Dieu, ce ſont là les offrandes
Que tu reçois de ta bonté.

Les Rois ſont les vives images
Du Dieu, qu'ils doivent honorer,
Tous lui conſacrent des hommages,
Combien peu ſçavent l'adorer ?
Dans une Offrande faſtueuſe
Souvent leur pieté pompeuſe

Au Ciel est un objet d'horreur.
Sur l'Autel que l'Orgueil lui dresse,
Je vois une main vengeresse
Tracer l'Arrêt de sa fureur. *

Heureux le Roi que la Couronne
N'ébloüit point de sa splendeur,
Qui fidelle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur,
Qui donnant aux Rois des exemples
Au Seigneur éleve des Temples,
Des aziles aux malheureux,
Dont la clairvoiante Justice,
Démêle & confond l'artifice
de l'Hypocrite tenebreux.

Assise avec lui sur le Thrône;
La Sageſſe est son ferme appuy;
Si la Fortune l'abandonne,
Le Seigneur est toujours à lui.
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encor à nos souhaits;
Et l'Abondance dans ses Villes,
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la Paix.

* *Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.*

PRIERE POUR LE ROY.

Toi qui formas LOÜIS de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire & pour combler nos vœux,
Grand Dieu, qu'il soit encor l'appuy de nos neveux,
Comme il fut celui de nos peres.

Templum de marmore ponam propter aquam
Virgil. Georgic. lib. 3.

EPITRE
A MONSIEUR LE MARECHAL
DE VILLARS.

JE me flattois de l'eſperance
D'aller goûter quelque repos
Dans vôtre Maiſon de plaiſance,
Mais Vinache a ma confiance.
Je prens pour guerrir de mes maux
De ſa tiſane, à tout outrance,
Et j'ai donné la préference
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand Charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie,
A celui qui n'eût d'autre envie
Que de chercher par tout la mort.
Mais ſouffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer vôtre courroux,
Que j'ai plus de raiſon que vous
De vouloir reſter dans le monde:
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours, brillant de gloire,
Vous eut emporté chez Pluton,
N'auriez vous pas dans la nuit noire;
Beaucoup de conſolation,
Lorſque vous ſauriez la façon,

Dont

Dont vous auroit traité l'Hiſtoire ?
Paris vous eut premierement,
Fait un Service fort célébre
En preſence du Parlement ;
Et quelque Prélat ignorant,
Auroit prononcé hardiment
Une longue Oraiſon funebre,
Qu'il n'eût pas faite aſſûrement :
Puis en vertueux Capitaine,
On vous auroit proprement mis,
Dans l'Egliſe de ſaint Denis,
Entre du Gueſclin & Turene.
Mais ſi quelque jour, moi chétif
Je paſſois ſur le noir eſquif,
Je n'aurois qu'une vile biére,
Deux Prêtres s'en iroient gaïement
Porter ma figure légere,
Et la loger meſquinement,
Dans un recoin du Cimetiere :
Mes Niéces, au lieu de priere,
Et mon Janſeniſte de frere,
Riroient à mon enterrement,
Et j'aurois l'honneur ſeulement,
Que quelque Muſe médiſante,
Affubleroit mon monument
D'une Epitaphe impertinente ;
Vous voyez donc par conſequent,
Qu'il eſt bon que je me conſerve
Pour être encor témoin long-tems,
De tous les exploits éclatans
Que vôtre Deſtin vous reſerve ;
Et ſans doute qu'un jour Minerve,
Vôtre compagne & mon appui,
Après que ma boüillante Verve
Aura chanté le Grand HENRY,
Me fera vous chanter auſſi.

LETTRE
A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DU BOIS.

UNe beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les Amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma Muse comme à vous à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, en ce moment dans vôtre Diocése, & comme nous sommes accoutumez à vous regarder comme un grand Ministre, nous sommes édifiez de ce que vous commencez à choisir Cambray pour jetter les fondemens d'une Paix durable entre les Fidéles.

Puissent Messieurs du Congrès
Assemblez dans cet azile
De l'Europe assûrer la Paix;
Puissiez vous aimer cette Ville
Et n'y venir presque jamais.

Je

Je ſçai que vous pouvez faire des Homelies,
Marcher avec un Porte-Croix,
Chanter la Meſſe quelque-fois,
Et reciter des Litanies.
Donnez, donnez plûtôt des exemples aux Rois,
Uniſſez à jamais l'Eſprit & la Prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions ;
Faites vous benir de la France,
Sans donner à Cambray de Benedictions.

Souvenez-vous quelque-fois, Monſeigneur, de VOLTAIRE, qui n'a en verité d'autre regret, que de ne pouvoir pas entretenir vôtre Eminence auſſi ſouvent qu'il le voudroit ; parce qu'il vous regarde comme l'homme du monde de la meilleure converſation. La ſeule choſe que je vous demanderai à Paris ſera de vouloir bien me parler.

Je ne deſire rien au monde.
Que d'entendre du Bois & de voir Rupelmonde.

EPITRE

A MADAME DE GONDRIN,

Sur le peril qu'elle avoit couru en traverſant la Loire.

SAvez-vous gentille Doüairiere
Ce que dans Sulli l'on faiſoit,
Lors qu'Eole vous conduiſoit
D'une ſi terrible maniere.
Certain eſprit malin rioit;
Et pour vous déja préparoit
Une Epitaphe familiere;
Diſant qu'on vous repêcheroit
Inceſſamment dans la riviere;
Cependant l'Eſpar, la Valiere,
Guiche, Sulli tout ſoûpiroit,
Rouſſi comme un Diable juroit,
Et l'Abbé Courtin qui pleuroit,
En voïant votre heure derniere
Adreſſoit à Dieu ſa priere,
Et pour vous tout bas marmotoit
Quelque Oraiſon de ſon Breviaire,
Qu'alors contre ſon ordinaire
Dévotement il récitoit.
Mais quel ſpectacle! j'enviſage
Les Amours qui de tous côtez
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des Vents contre vous irritez.
Je les vois: ils ſont à la nage,
Et plongez juſqu'au cou dans l'eau,
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN ſongez à faire uſage

Des

Des jours qu'Amour a conservez ;
C'est pour lui qu'il les a sauvez,
En faut-il dire davantage ?
Daignez pour moi vous emploïer
Près de ce Duc aimable & sage
Qui fit avec vous ce voïage,
Où vous pensâtes vous noyer,
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant,
Et qu'enfin au Prince Regent,
Il tienne à peu près ce langage.

* Prince dont la vertu va changer nos Destins,
Toi qui par tes biens-faits signale ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des Humains,
PHILIPPE, il est pourtant un malheureux en France;
Du Dieu des Vers un fils infortuné,
Depuis un tems fut par toi § condamné
A fuir loin de ces bords, qu'embellit ta presence,
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un Prince assûrent la mémoire ;
PHILIPPE, quand tu les bannis,
Souviens toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scytie,
Auguste est un Héros ; mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand Prince, puisse-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clement qu'Auguste & plus heureux que lui.

* *L'Auteur écrivit cette Epitre avant le Systéme.*

§ *L'Auteur avoit été exilé à cause de quelques Vers, qu'on lui avoit faussement attribuez. Voyez ses Lettres qui sont à la suite de la Tragedie d'Oedipe.*

Sur

SUR LE BIRIBI

A MADAME DE * * *

IL eſt au monde une aveugle Déeſſe
Dont la Police a briſé les Autels,
C'eſt du Hecca la fille enchantereſſe,
Qui ſous l'appas d'une feinte careſſe
Va ſéduiſant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main elle marche la nuit,
Au fond d'un ſac elle a la deſtinée,
De ſes Suivans que l'interêt ſéduit,
Monconſeil en riant par la main la conduit,
La froide Crainte & l'Eſperance avide,
A ſes côtez marchent d'un pas timide.
Le Repentir à chaque inſtant la fuit,
Mordant ſes doigts & grondant la perfide;
Belle Philis, que votre aimable cœur
A nos regards offre de difference!
Les vrais plaiſirs brillent dans ce ſéjour,
Et pour jamais banniſſant l'eſperance,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du Biribi la Déeſſe infidéle,
Sur mon eſprit n'aura plus de pouvoir,
J'aime encor mieux vous aimer ſans eſpoir,
Que d'eſperer nuit & jour avec elle.

A MADEMOISELLE DE M***

M*** par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi Dieu,
Et pour dire encor plus digne, d'être chantée,
Ou par Ferrand ou par Chaulieu ;
Minerve & l'Enfant de Cythére
Vous ornent à l'envi d'un charme seducteur ;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mere,
Et la beauté de votre sœur.
C'est beaucoup pour une mortele,
Je n'en dirai pas plus ; songez bien seulement,
A vivre s'il se peut heureuse autant que belle,
Libre des préjugez que la raison dément.
Aux plaisirs où le monde en foule vous apelle,
Abandonnez-vous prudemment,
Vous aurez des Amans, vous aimerez sans doute,
Je vous verrai soumise à la commune loi,
Des beautez de la Cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi je vous loüerai ; ce sera mon emploi
Je sçai que c'est souvent un partage sterile,
Et que la Fontaine & Virgile,
Recüeilloient rarement le fruit de leurs chansons.
D'un inutile Dieu malheureux nourrissons,
Nous semons pour autrui, j'ose bien vous le dire ;
Mon cœur de la Duclos fut quelque tems charmé,
L'Amour en sa faveur avoit formé ma Lyre,
Je chantois la Duclos ; un autre en fut aimé ;
C'étoit bien la peine d'écrire.
Je vous loüerai pourtant, il me sera trop doux
De vous chanter ; & même sans vous plaire,
Mes chansons seront mon salaire.
N'est-ce rien de parler de vous?

LE BANQUET.

LE Dieu Comus banqueteur de bon bruit,
N'a pas long-tems sous champêtre reduit,
Avoit enclos quelques enfans d'élite.
J'étois du nombre, & cuide par ma foi
Qu'en ce jour nul ne l'emporta sur moi.
Je l'avoürai ; mon ardeur n'est petite
Quand de Comus j'obéïs à la loi.
Grand soin avions de vuider les boüteilles,
Bacchus après de les remplir soudain
En outre avions des bautez sans pareilles,
Diane même au sortir de son bain,
Paroit moins fraiche & moins brûlante qu'elles.
Pomone aussi voulant être au festin,
Pour nous avoit dépoüillé son jardin ;
Rien ne manquoit ; adorables femelles
Selon raison faciles & cruelles,
Dessert parfait, chere lie, & bon vin ;
En dehors l'huis garottant le chagrin,
Comme un forçat l'avions mis à la chaîne ;
Et c'est raison ; les pleurs, les cris, la peine
Sont le seul lot de ce maudit Lutin.
Or notre but dans ce lieu d'alegresse,
N'étoit d'avoir notre esprit en detresse,
Comme pensez. Aussi point n'y fut-il.
Pour le prouver à gens de notre espece,
Pas n'est besoin d'argument trop subtil.
La Liberté mere de facherie
Illec étoit en habits négligez,

Et

Et folatroient de tout ſoin degagez ;
Les Ris, les Jeux enfans de Létitie.
Ce n'eſt le tout : car pendant les tranſports
Dont nous ſaiſit le Patron de la treille,
Nous avons vû ſur maints grands rouges bords
Floter bons mots ſortis de la boüteille ;
C'eſt choſe ſûre, & ſoit miracle ou non,
Les avons vûs. Ne ſuis aſſez félon
Pour menſonger. Et puis tout eſt poſſible,
Bien le ſçavez, au Dieu qui fut ſenſible,
Et tant aima la fille de Minos ·
Donc pour finir l'hiſtoire en peu de mots,
Une Sirene à voix inimitable
Chanta des mieux ſans ſe faire prier,
Ce qui rendit notre plaiſir entier,
Enfin après longues heures de table
Fallut quitter ce manoir délectable,
Non, ſans enſemble en gémir plus d'un jour.
Car ce bon tems nous parut ſi trop court
Que crûmes tous que c'étoit un menſonge,
Et même encor le prenons pour un ſonge.

LE CADENAT.

JEune Beauté qui ne ſçavez que plaire.
A vos genoux comme bien vous ſçavez,
En qualité de Prêtre de Cythere,
J'ai débité non morale ſévere ;
Mais bien ſermons par Venus approuvez,
Gentils propos, & toutes les ſornettes,
Dont Rochebrune orne ſes Chanſonnettes.
De ces ſermons vôtre cœur fut touché,
Jurâtes lors de quitter le peché,
Que parmi nous on nomme indifference :
Même un baiſer m'en donna l'aſſûrance ;
Mais vôtre Epoux Iris a tout gâté.
Il craint l'Amour, Epoux ſexagenaire
Contre ce Dieu fut toujours en colere,
C'eſt bien raiſon. Amour de ſon côté,
Aſſez ſouvent ne les épargne guere.
Celui-ci dont tient de court vos appas.
Puis ne venez ſur les bords de la Seine,
Dans ces jardins où Silvains à centaine,
Et le Dieu Pan vont prendre leurs ébats,
Où tous les ſoirs Nimphes jeunes & blanches
Les Courcillons, Polignacs, Ville-Franches,
Près du Baſſin devant plus d'un Pâris
De la beauté vont diſputer le prix ;
Plus ne venez au Palais des Francines ;
Dans ce païs où tout eſt fiction,
Où l'Amour ſeul fait mouvoir cent machines ;
Plaindre Theſée & ſiffler Arion.

Trop

Trop bien helas ! à vôtre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'Eglise ;
Le scelerat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté ;
Pour éclaircir pleinement ce mystere,
D'un peu plus haut reprenons notre affaire
Vous connoissez la Déesse Céres :
Or en son tems Céres eut une fille,
Semblable à vous à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune surtout pourtant pleine d'attraits,
Ainsi que vous par le Dieu d'Himenée,
La pauvre enfant fut assez mal menée,
Le Roi des Morts fut son barbare époux,
Il étoit louche, avare, hargneux, jaloux ;
Il fut Cocu, c'étoit bien la justice ;
Pirithoüs son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, liberal,
Au Dieu Pluton donna le benefice
De Cocuage ; or ne demandez pas,
Comment un homme avant sa derniere heure,
Put penétrer en la sombre demeure.
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas :
Mais aux Enfers comme au lieux où vous êtes,
Voïez qu'il est peu d'intrigues secrettes.
Pluton sçut tout ; certain de son malheur,
Pestant, jurant, penétré de douleur,
Le Dieu donna sa femme à tous les Diables,
Premiers transports sont un peu pardonnables,
Bientot après devant son Tribunal,
Il convoqua le Senat infernal,
A son conseil viennent les saintes ames,
De ces maris dévolus aux enfers,
Qui dès long tems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.

Un d'eux lui dit ; mon confrere & Seigneur,
Pour détourner la maligne influence,
Dont vôtre Alteſſe a fait l'experience,
Oecir ſa femme eſt toujours le meilleur ;
Mais las ! Seigneur la votre eſt immortelle.
Je voudrois donc pour votre ſûreté,
Qu'un Cadenat de ſtructure nouvelle
Fût le garand de ſa fidelité.
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie,
Plus ne ſera d'Amant favoriſé,
Et plût aux Dieux, que quand j'étois enviê
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les maris applaudirent,
Et ſur l'airain les Cocus l'écrivirent.
En un moment fers, enclumes, fourneaux
Sont preparez aux gouffres infernaux,
Thiſiphoné de ces lieux ſerruriere,
Au Cadenat met la main la premiere:
Elle l'acheve : & des mains de Pluton,
Proſerpina reçoit le triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains ! vous allez être ſage :
Or ce ſecret aux enfers inventé
Chez les humains tôt après fut porté,
Et depuis ce dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt Pedant, Bourgeois ni Gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon,
De Cadenats n'ait ſa proviſion.
Là tout jaloux, ſans crainte qu'on le blâme,
Met ſous la clef les beautez de ſa femme ;
Or votre Epoux dans Rome a frequenté,
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine,

Et

Et le galant vit fort à la Romaine ;
Mais ne craignez pour votre liberté,
Tous ces efforts seront pures vetilles.
De par Venus vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois,
Que Cadenats, verroux, portes ni grilles.

A MADEMOISELLE DU CLOS.

O Du Theatre aimable souveraine,
Belle Duclos fille de Melpomene,
Puissent ces Vers de vous être goûtez,
C'est la justice Amour les a dictez.
Ce petit Dieu de son aile legere,
Un arc en main parcouroit l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire,
Loges, foyers, théatre tour à tour,
Un chacun sçait que ce joli séjour
Fut de tout tems du ressort de Cythere ;
Hélas ! Amour que tu fus consterné
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton Rival de son culte herétique,
Etablissant l'usage frenétique,
Accompagné de ses mignons cheris,
Fouler aux pieds les mirthres de Cypris,
Cet ennemi jadis eut dans Gomore,
Plus d'un Autel, & les auroit encore

Si

Si par le feu ſon païs conſumé,
En lac un jour n'eut été transformé.
Ce conte n'eſt de la Metamorphoſe :
Mais gens de bien m'ont expliqué la choſe,
Très-doctement & partant ne veux pas,
Examiner la verité du cas.
Qu'ainſi ne ſoit, chaſſé de ſon azile,
Ce pauvre Dieu courut de Ville en Ville.
Il vint en Grce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate & Platon,
Et puis après il fit ſa reſidence,
Tantot à Rome & tantot à Florence.
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivez,
Maintenant donc, le voici dans Lutece,
Séjour fameux des effrenez deſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grece,
Quoiqu'on en diſe au moins pour les plaiſirs.
Là pour tenter notre foible nature,
Ce Dieu paroît ſous humaine figure,
Et s'il n'a pris Bourdon de Pelerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand voïageant au païs où nous ſommes,
Quittoit les Cieux pour éprouver les hommes.
Leſte équipage & chaire de Satrape,
Chez vos Blondins l'ont impatroniſé ;
Comus, Silene, Adonis & Priape,
Sont à ſa table où Meſſire Apollon
Vient quelquefois joüer du Violon.
Au demeurant il eſt haut de corſage,
Bienfait & beau ; l'Amour dès ſon jeune âge,
Pour compagnon l'auroit pris autrefois,
Si de l'Amour il n'eut bravé les loix.
Dans ſes yeux brille & luxure & malice,
Il eſt joïeux & de doux entretien,

Faites

Faites état qu'il ne lui manque rien ,
Fors qu'on m'a dit qu'il lui manque une cuisse ,
Finalement on voit de toutes parts ,
Jeunes Ménins suivre ses étendarts ,
Dont glorieux il paroît à toute heure
Sur le Théatre aux Muses destiné ,
Où par Racine en triomphe emmené ,
Le tendre Amour a choisi sa demeure.
Que dis-je , hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit , desesperé confus
Des fiérs succès du Dieu qu'on lui prefere ,
L'enfant ailé s'est enfui chez sa mere ,
D'où rarement il descend ici bas.
Belle Duclos ce n'est que sur vos pas
Qu'il veut encor venir pour vous entendre ,
Du haut des Cieux j'ai vû ce Dieu descendre ,
Sur le Théatre , il vole parmi nous ,
Quand sous le nom de Phœdre ou de Monime ,
Vous partagez entre Racine & vous ,
De notre encens le tribut légitime.

LE COCUAGE.

JAdis Jupin de ſa femme jaloux
Par cas plaiſant fait pere de famille,
De ſon cerveau fit ſortir une fille,
Et dit du moin celle-ci vient de vous.
Le bon Vulcain que la Cour étherée,
Fit pour ſes maux époux de Cytherée,
Vouloit avoir auſſi quelque poupon,
Dont il fut ſûr, & dont ſeul il fut pere.
Car de penſer que le beau Cupidon,
Que les Amours ornements de Cythere,
Qui quoiqu'enfans profeſſoient l'art de plaire,
Fuſſent les fils d'un ſimple Forgeron,
Pas ne croïoit avoir fait telle affaire.
De ſon vacarme il remplit la maiſon,
Soins & ſoucis ſon cerveau tenaillerent,
Soupçons jaloux ſans ceſſe l'affligerent,
A ſa moitié vingt fois il réprocha
Son trop d'appas, dangereux appanage,
Le pauvre Dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau de quoi? du Cocuage;
C'eſt-là ce Dieu reveré dans Paris,
Dieu mal-faiſant, le fleau des maris,
Dès qu'il fut né ſur le chef de ſon pere;
Il eſſaïa ſa naiſſante colere,
Sa main novice imprima ſur ſon front,
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encor eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon himen il fit guerre mortelle;

Vous

Vous l'euſſiez vû l'obſedant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantot portant la flame & le ravage,
Et de brandons allumez dans les mains,
Aux yeux de tous éclairoit ſes larcins;
Tantot rempant dans l'ombre & le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Faiſoit ſon coup ſans ſcandale & ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle & livide,
Et la Malice à l'œil faux & perfide,
Guide ſes pas où l'Amour le conduit,
Nonchalemment la Volupté le ſuit,
Pour mettre à bout les Maris & les Belles,
De traits divers ſes carquois ſont remplis;
Fleches y ſont pour les cœurs des Cruelles,
Cornes y ſont pour le front des Maris.
Or ce Dieu là malfaiſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office,
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner éncens & luminaire;
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'épouſe pas;
Soit qu'on le faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours affaire.
O vous Iris que j'aimerai toujours,
Quand de vos yeux vous êtiez la Maîtreſſe,
Et qu'un contrat trafiquant la tendreſſe,
N'avoit encor aſſervi vos beaux jours,
Je n'invoquois que le Dieu des Amours:
Mais à preſent pere de la tendreſſe,
L'Himen, hélas! vous a mis ſous ſa loi,
A Cocuage il faut que je m'adreſſe,
C'eſt le Dieu ſeul a qui j'ai de la foi.

A M. L'ABBE'
DE SERVIEN.

AImable Abbé dans Paris autrefois,
La Volupté de toi reçut des loix;
Les Ris badins, les Graces enjoüées,
A te servir dès long-tems dévoüées,
Et dès long-tems suïant les yeux du Roi,
Marchoient souvent entre Philippe & toi,
Te prodiguoient leurs faveurs liberales,
Et de leurs mains marquoient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots & contes joïeux,
De ton esprit enfans capricieux.
O doux plaisirs amis de l'innocence;
Plaisirs goûtez au sein de l'indolence!
Et des dévots cependant inconnus;
O jours heureux qu'êtes vous devenus?
Hélas! j'ai vû les Graces éplorées,
Le sein meurtri, pâles, desesperées;
J'ai vû les Ris tristes & consternez,
Jetter les fleurs dont ils étoient ornez,
Les yeux en pleurs & soûpirant leurs peines,
Ils suivoient tous le chemin de Vincennes,
Et regardant ce château malheureux,
Aux beaux esprits, hélas si dangereux!
Redemandoient aux Destins en colere,
L'aimable Abbé qui leur servoit de pere.
Nimite point leur cruel desespoir,
Et puis qu'enfin tu ne peut plus revoir

L'aima-

L'aimable Prince à qui tu plais qui t'aime ;
Ose aujourd'hui te ſuffire à toi-même,
On ne peut vivre au donjon comme ici,
Le deſtin change, il faut changer auſſi.
Au ſel attique au riant badinage,
Il faut mêler la force & le courage,
A ſon état meſurant ſes deſirs,
Selon les tems ſe faire des plaiſirs ;
Et ſuivre enfin, conduit par la nature,
Tantot Socrate & tantot Epicure.
Tel dans ſon art un Pilote aſſûré,
Maître des flots dont il eſt entouré ;
Sous un Ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ſes voiles,
Et quand Neptune à ſoulevé les flots,
Dans la tempête il trouve le repos.
D'un ancre ſûr il fend la molle arene,
Trompe des vents l'impetueuſe haleine,
Et du Trident bravant les rudes coups,
Tranquille & fier rit des Dieux en courous.
Tu peux Abbé du ſort jadis propice,
Par ta vertu corriger l'injuſtice ;
Tu peux changer ce donjon deteſté
En un palais par Minerve habité ;
Le froid ennui, la ſombre inquiétude,
Monſtres affreux nez dans la ſolitude,
De ta priſon vont bientot t'exiler.
Voi dans tes bras de toutes parts voler,
L'oubli des maux le ſommeil deſirable,
L'indifference au cœur inalterable,
Qui dédaignant les outrages du ſort,
Voit d'un même œil & la vie & la mort ;
La Paix tranquille & la Conſtance altiere,
Au front d'airain à la demarche fiere,
A qui jamais ni les Rois ni les Dieux,

La foudre en main n'ont fait baiſer les yeux.
Divinitez des Sages adorées,
Que chez les Grands vous êtes ignorées !
Le fol Amour, l'Orgueil préſomptueux,
Des vains plaiſirs l'eſſain tumultueux,
Troupe volage à l'erreur conſacrée,
De leurs Palais vous deffendent l'entrée :
Mais la retraite a pour vous des apas,
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras.
Des paſſions la troupe confonduë,
A votre aſpect diſparoît éperduë,
Par vous heureux au milieu des revers,
Le Philoſophe eſt libre dans les fers ;
Ainſi Fouquet dont Themis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme & ſolide,
Tant reſpecté tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Fouquet au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main vigoureuſe,
Fut plus contant dans ſa demeure affreuſe,
Environné de ſa ſeule vertu
Que quand jadis de ſplendeur revêtu,
D'Adulateurs une Cour importune,
Venoit en foule adorer ſa fortune.
Suis donc Abbé ce Héros malheureux :
Mais ne va pas triſtement vertueux,
Sous le beau nom de la Philoſophie,
Sacrifier à la Mélancholie,
Et par chagrin plus que par fermeté,
T'accoûtumer à la calamité.
Ne paſſons point les bornes raiſonnables,
Dans tes beaux jours quand les Dieux favorables
Prenoient plaiſir à combler tes ſouhaits,
Nous t'avons vû meritant leurs bienfaits,
Voluptueux avec délicateſſe,
Dans le plaiſir reſpecter la Sageſſe ;

Par

Par le Deſtin aujourd'hui maltraité,
Dans la Sageſſe aime la volupté.
D'un eſprit ſain, d'un cœur toujours tranquile,
Attends qu'un jour de ton noir domicile,
On te rapelle au bienheureux ſéjour,
Que les Plaiſirs, les Graces & les Jeux,
Quand dans Paris il te verront paroître,
Puiſſent ſans peine encor te reconnoître ;
Soit tel alors que tu fus autrefois,
Et cependant que Sulli quelquefois,
Dans ton château vienne par ta preſence,
Contre le ſort affermir ta conſtance ;
Rien n'eſt plus doux après la liberté,
Qu'un bon ami dans la captivité ;
Il eſt connu chez le Dieu du Permeſſe,
Grand ſans fierté, ſimple & doux ſans baſſeſſe,
Peu Courtiſan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi.

LETTRE

JE ne ſçai ſi je dois vous appeller Monſieur ou Mademoiſelle ; ſi vous êtes adorable en cornettes ma foi vous êtes un aimable Cavalier, & notre Portier qui n'eſt point amoureux de vous, vous a trouvé un très joli Garçon. La premiere fois que vous viendrez il vous traittera à merveilles : vous aviez pourtant la mine auſſi terrible qu'aimable, & je crains que vous n'aïez tiré l'epée dans la ruë afin qu'il ne vous manquat plus rien d'un jeune homme : après tout jeune homme que vous êtes, vous êtes ſage comme une fille.

Enfin je vous ai vû charmant objet que j'aime,
En Cavalier déguiſé dans ce jour,
J'ai crû voir Venus elle-même,
Sous la figure de l'Amour ;
L'Amour & vous vous êtes de même âge,
Et ſa Mere a moins de beauté,
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bien-tôt la verité,
O... vous êtes trop ſage,
Pour être une Divinité.

Fragment

FRAGMENT
DE LA TRAGEDIE
D'ARTEMIRE,

La Reine faussement accusée d'adultere par Pallante, se justifie auprès du Roi son mari.

SCENE

ARTEMIRE, CASSANDRE, CEPHISE.

ARTEMIRE.

OU suis-je, où vais-je ? ô Dieux ! je me meurs... je le vois,

CEPHISE.

Avançons.

ARTEMIRE.

Ciel !

CASSANDRE.

Eh bien que voulez-vous de moi ?

CEPHISE.

Dieux puissans protegez une Reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voïez Seigneur interdite & mourante,
Je n'ose jusqu'à vous lever un œil tremblant,

Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous & quittez ces indignes allarmes,

ARTEMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuissantes larmes
Craignant votre justice & fuïant le trépas,
Mandier un pardon que je n'obtiendrois pas ;
La mort à mes regards s'est déja presentée,
Tranquille & sans regret je l'aurois acceptée :
Faut il que votre haine ardente à me sauver
Pour un sort plus affreux m'ait voulu reserver ?
N'étoit-ce pas assez de me joindre à mon pere,
Au delà de la mort étent on sa colére ?
Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos piés
Ce malheureux objet de tant d'inimitiez.
Seigneur, au nom des Dieux que le parjure offense,
Par le Ciel qui m'entend, qui sçait mon innocence,
Par votre gloire enfin, que j'ose en conjurer,
Donnez-moi le trépas, sans me deshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice,
La honte est dans le crime & non dans le supplice ;
Levez-vous, & quittez un entretien facheux
Qui rédouble ma honte & nous pese à tous deux.
Voilà donc le secret donc vous vouliez m'instruire ?

ARTEMIRE.

Eh que me servira, Seigneur, de vous le dire !
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert,
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas, après deux ans de haine & de malheurs
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs,
Mon cœur même en secret refuse de les croire,
Vous me deshonorez & j'aime votre gloire,

Je

Je ne confondrai point Pallante & mon époux ;
Je vous respecte encor en mourant par vos coups ;
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse
Et quand vous m'oprimez, c'est moi qui vous excuse ;
Mais si vous apreniez que Pallante aujourd'hui
M'offroit contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes piés craignant votre justice,
D'un heureux scelerat infortuné complice,
Au nom de ce perfide imploroit... mais hélas!
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non je n'écoute point vos lâches impostures,
Cessez, n'empruntez point le secours des parjures
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats,
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas ;
Aussi bien c'en est fait, votre perte est certaine,
Toute plainte est frivole & tout excuse vaine.

ARTEMIRE.

Hélas voilà mon cœur, il ne craint point vos coups
Faites couler mon sang, barbare il est à vous :
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est joint mon honneur au votre ;
Pourquoi d'un tel affront veulez vous vous couvrir?
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir,
Croiez que pour Ménas une flâme adultere.....

CASSANDRE.

Si Ménas ma trahi, Ménas a dû vous plaire,
Votre cœur m'est connu mieux que vous ne pensez ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me haïssez.

ARTEMIRE.

Eh bien connoissez donc mon ame toute entiere ;
Ne cherchez point ailleurs une triste lumiere :
De tous mes attentats je vais vous informer ;
Oui, Cassandre, il est vrai, je n'ai pû vous aimer,

Je

Je vous le dis sans feinte, & cét aveu sincére
Doit peu vous étonner & doit peu vous déplaire ;
Et quel droit en effet aviez vous sur mon cœur
Qui ne voïoit en vous que son persecuteur ?
Vous qui de tous les miens ennemi sanguinaire,
Avez jusqu'en mes bras assassiné mon pere,
Vous que je n'ai jamais abordé sans effroi,
Vous dont j'ai vû le bras toujours levé sur moi ;
Vous Tyran soupçonneux dont l'affreuse injustice
M'a conduite au trépas de suplice en suplice ;
Je n'ai jamais de vous reçû d'autres bienfaits,
Vous le sçavez, Cassandre, aprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eut soumise,
Pour un autre que vous mon ame étoit épriſe ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop puissant,
Je le combats encore & même en ce moment :
Ne vous en flattez point ; ce n'est pas pour vous
plaire,
Vous êtes mon époux ; votre gloire m'est chere,
Mon devoir me suffit & ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi même en vous haïssant.
J'ai fait plus ; ce marin à la mort condamnée,
J'ai pû briser les nœuds d'un funeste himenée,
Je tenois dans mes mains l'Empire & votre sort,
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort.
Vos peuples indignez alloient me reconnoître,
Tout m'en sollicitoit je l'aurois dû peut-être ;
Du moins par votre exemple instruit aux attentats
J'ai pû rompre des loix que vous ne gardez pas.
J'ai voulu cependant respecter votre vie,
Je n'ai consideré ni votre barbarie,
Ni mes perils presens ni mes malheurs passez,
J'ai sauvé mon époux ; vous vivez ; c'est assez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible avanture,

Et

Et vos yeux recevant une triſte clarté,
Verront trop tard un jour luire la verité ;
Vous connoîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez tout Tiran que vous êtes.

Autre Fregment de la Tragedie d'ARTEMIRE.

VOilà qu'elle eſt ſouvent la vertu d'une femme,
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon ame:
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux,
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux.
A ſon Amant cheri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une auſtere rudeſſe,
Et l'Amant rebuté prend ſouvent pour vertu,
Les fiers dedains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

A M. DE
GERVASI,
MEDECIN.

TU revenois couvert d'une gloire éternelle,
Le Gevaudan * surpris t'avoit vû triompher
Des traits contagieux d'une Peste cruele,
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poisons cachez la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voïois mes beaux jours,
Vers leurs derniers momens précipiter leurs cours.
Déja près de mon lit la Mort inéxorable
Avoit levé sur moi sa faux épouventable.
Le vieux Nocher des Morts à sa voix accourut.
C'en étoit fait : sa main tranchoit ma destinée.
Mais tu lui dis arrête... & la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
Hélas ! si comme moi l'aimable Génonville,
Avoit de ta presence eu le secours utile,
Il vivroit, & sa vie eut rempli nos souhaits ;

De

* M. de Gervasi célébre Medecin de Paris avoit été evoïé dans le Gevaudan pour la Peste, & à son retour il venoit de guérir l'Auteur de la Petite verole dans le Château de *Maisons* à six lieux de Paris, en 1723.

De ſon cher entretien je goûterois les charmes,
Mes jours, que je te dois, renaîtroient ſans allarmes,
Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermoient pour jamais,
Ne ſe rouvriroient point pour repandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur
Je peux joüir de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon Deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance,
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'experience
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage,
Que ſon cœur généreux avec quelque plaiſir
Au ſortir du tombeau me revera paroître,
Et que * Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux Jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feüillages épais
Que je retrouverai ce Héros plein de gloire
Qui nous a ramené la Paix,
Sur les ailes de la Victoire.
C'eſt là que Richelieu par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacitez, ſon eſprit, & ſes graces,
Dès qu'il reparoitra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bullingbrook, Héros qui d'Apollon
As reçû plus d'une couronne,

Qui

* Tragedie de l'Auteur repreſentée une ſeule fois en 1724. & qu'il a retirée pour la corriger & la faire paroître l'année prochaine.

Qui réunis en ta personne
L'Eloquence de Ciceron,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Petrone
Et la science de Varron,
Bullingbrook à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins pendant le cours
De ma triste maladie
Ont daigné marquer tous les jours
Par le tendre interêt que tu prens à ma vie.
Enfin donc je respire, & respire pour toi;
Je pourrai desormais te parler & t'entendre;
Mais Ciel quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Deignera-t-elle encor jetter les yeux sur moi?
Hélas en descendant sur le sombre rivage
Dans mon cœur expirant je portois son image;
Son amour, ses vertus, ses graces, ses appas,
Les plaisirs que cent fois j'ai goûtez dans ses bras;
A ces derniers momens flattoient encor mon ame;
Je brûlois en mourant d'une immortelle flâme.
Grands Dieux, me faudroit-il regreter le trépas?
M'auroit-elle oublié? seroit-elle volage?
Que dis je malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage,
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

A MADEMOISELLE LE COUVREUR

L'Heureux talant dont vous charmez la France,
Avoit en vous brillé dès votre enfance ;
Il fut dès lors dangereux de vous voir,
Et vous plaiſiez même ſans le ſçavoir.
Sur le Théatre heureuſement conduite
Parmi les vœux de cent cœurs empreſſez ;
Vous recitiez par la nature inſtruite,
C'étoit beaucoup, ce n'étoit point aſſez ;
Il vous fallut encore un plus grand maître,
Permettez-moi de faire ici connoître,
Quel eſt ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire ſuprême.
Le tendre Amour me l'a conté lui-même :
On me dira que l'Amour eſt menteur ;
Hélas ! je ſçai qu'il faut qu'on s'en défie ;
Qui mieux que moi connoît ſa perfidie ?
Qui ſouffre plus de ſa déloïauté ?
Je ne croirai cét enfans de ma vie,
Mais cette fois il a dit verité.
Ce même Amour, Venus & Melpomene,
Loin de Paris faiſoient voïage un jour ;
Les Dieux charmans vinrent dans un ſéjour,
Où vos apas éclatoient ſur la Scene ;
Chacun des trois avec étonnement
Vit cette grace & ſimple & naturelle,
Qui faiſoit lors votre unique ornement.
Ah, dirent-ils, cette jeune mortelle
Merite bien que ſans retardement,
Nous répandions tous nos treſors ſur elle ;

Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussi-tot la tragique Déesse,
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathetique & la délicatesse.
Moi, dit Venus, je lui fais un present
Plus précieux, & c'est le don de plaire.
Elle accroîtra l'empire de Cythere;
A son aspect tout cœur sera troublé,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai d'avantage,
Je veux qu'elle aime; à peine eut-il parlé
Que dans l'instant vous devintes parfaite.
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
Des Passions vous fûtes l'interprete.
O de l'Amour adorable sujette,
N'oubliez point le secret de votre Art.

LE PARNASSE.

POur tous rimeurs habitans du Parnasse,
De par Phœbus il est plus d'une place.
Les rangs n'y sont confondus comme ici,
Et c'est raison; feroit beau voir aussi
* Le fade Auteur d'un Roman ridicule.
Sur même lit couché près de Catule,
Ou bien la M** aïant l'honneur du pas
Sur le Harpeur ami de Mécénas.
Trop bien Phœbus sçait de sa republique
Regler les rangs & l'ordre hierarchique;
Et dispensant honneur & dignité,
Donne à chacun ce qu'il a merité;
Au haut du Mont sont fontaines d'eau pure,
Rians jardins (Non tels qu'à Châtillon,
Ou a planté l'Ami de CRÉBILLON,

Et

* CHAPELLE.

Et dont l'art seul à formé la parure.)
Ce sont jardins ornez par la Nature.
Là sont Lauriers, Orangers toujours verds,
Séjournent là gentils faiseurs de Vers.
Anacreon, Virgile, Horace, Homere,
(Dieux qu'à genoux le bon DACIER révere)
D'un beau Laurier y couronnent leur front.
Un peu plus bas sur le penchant du Mont,
Et le séjour de ces esprits timides,
De la raison partisans insipides,
Qui compassez dans leurs Vers languissans,
A leurs Lecteurs font haïr le bon sens.
A donc, Ami, si quand ferez voïage,
Vous abordez la Poëtique plage,
Et que la M** aïez desir de voir,
Retenez bien qu'illec est son manoir.
Là ses consorts ont leurs têtes ornées,
De quelques fleurs presqu'en naissant fanées,
D'un sol aride incultes nourrissons,
Et digne prix de leurs maigres chansons.
Cettui païs n'est païs de cocagne.
Il est enfin au pied de la Montagne
D'un bourbier noir l'infecte profondeur,
Qui fait sentir sa malplaisante odeur
A tout chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui sont-il ces Rimeurs diffamez ?
Pas ne prétens que par moi soient nommez ;
Mais quand verrez chansonniers, faiseurs d'Odes,
Rogues corneurs de leurs Vers incommodes,
Peintres, Abbez, Brocanteurs, Jettoniers,
D'un vil caffé superbes cazaniers,
Où tous les jours contre Rome & la Gréce,
De maldisans se tient bureau d'adresse,
Direz alors, en voïant tel gibier,

Ceci paroît citoïens du Bourbier.
De tels grimauts la croupissante race
En cettui lac incessamment croasse,
Contre tous ceux qui d'un vol assuré
Sont parvenus au haut du Mont Sacré.
En ce point seul cettui peuple s'accorde;
Et va cherchant la fange la plus orde,
Pour en noircir les Menins d'Helicon,
Et polluer le trône d'Apollon.
C'est vainement : car cét impur nuage
Que contre Homere en son aveugle rage,
Là gent moderne assembloit avec art,
Est rétombé sur le Poëte H**:
H** ami de la troupe aquatique,
Et de leurs Vers admirateur unique,
Comme est aussi le tiers état auteur
Dudit H** unique admirateur;
H** enfin qui dans un coin du Pinde,
Loin du sommet, où Pindare se guinde,
Non loin du Lac, est assis, ce dit-on,
Tout au dessus de l'Abbé T***.

Réponse de l'Auteur à M. Racine sur son Poëme de la grace.

CHer Racine j'ai lû dans tes Vers Didactiques,
De ton Jansenius les Dogmes fanatiques;
Quelques fois je t'admire, & ne te crois en rien :
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien,
Tu m'en fais un tiran, je veux qu'il soit mon pere,
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire,
De son Sang mieux que toi je reconnois le prix,
Tu le sers en esclave, & je l'adore en fils.
Crois moi n'affecte plus une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grace,
Soumettons nos esprits, presentons lui nos cœurs,
Et soïons des Chrétiens, & non pas des Docteurs.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The
Univers
D

MAR 25 1972